

ALAIN GOULET

Le dossier préparatoire
de
Corydon

COMME NOUS L'AVONS DÉJÀ MENTIONNÉ (v. BAAG n° 148, oct. 2005, p. 471), les conditions d'établissement des notices, notes et variantes pour la « Bibliothèque de la Pléiade » sont actuellement si rigoureuses qu'une bonne partie de la documentation dont on dispose pour les œuvres de Gide ne peut y trouver place. C'est pourquoi, à la suite des dossiers documentaires et complémentaires déjà publiés en marge de la nouvelle édition de Gide dans « La Pléiade » qui paraîtra bientôt, nous en présentons ici quelques nouveaux.

Celui-ci contient une grande partie des documents préparatoires que Gide a accumulés durant de longues années, probablement dès les premières années du XX^e siècle, en vue de *Corydon*. Tous les éléments que nous présentons ici se trouvent rassemblés dans un ensemble abrité par la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, sous le titre « Notes pour *Corydon*¹ ». Ils s'agit d'éléments de natures diverses : éléments de brouillons, citations et références, coupures de presse, etc.

1. Notes et réflexions personnelles

1.1. On sait que la première édition, privée et confidentielle, de *Corydon* a lieu en mai 1911, et que Gide la fait lire à quelques proches.

¹ Ms. γ 885, *Corydon* (Notes). — S.l.n.d. — 69 ff., formats divers ; et coupures de presse.

Parmi ceux-ci, Paul-Albert Laurens qui voudrait que l'œuvre soit écrite « dans un mode tout différent », qu'elle soit « grave », ce qui lui « donne à réfléchir² ». C'est donc probablement au cours de 1912 que Gide écrit cette note :

J'expose à C.³ le nouveau plan de Corydon auquel j'ai songé 4 jours durant, un Corydon tout différent, grave autant que l'eût pu souhaiter P[aul] L[Laurens], où parlant sans feinte, je me livre tout nu. C'eût été un dialogue avec mon père ; je citerais (j'eusse cité) la page de son livre par où il me condamne⁴, et lui dirais : Condamnez-moi comme Saül fit Jonathan⁵ après que son fils eut mangé contre sa défense ; de vous mon

² *Journal*, t. I, p. 701, 14 janvier 1912.

³ Non identifié. S'agit-il de Jacques Copeau avec qui Gide est alors en relation étroite et qu'il rencontre à plusieurs reprises au début de 1912 ? Parmi ses proches de l'époque, il est peu probable qu'il s'agisse de Charles Du Bos, dont Gide fait connaissance en mars 1911, et impossible qu'il s'agisse de Claudel.

⁴ Cf. Paul Gide, *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*. Claude Martin m'y indique cette référence : « Jamais la femme n'a été plus vénérée, le mariage plus en honneur que parmi les héros chantés par Homère [...]. Telles étaient les mœurs patriarcales, non seulement dans la Grèce héroïque, mais dans toutes les sociétés primitives dont l'histoire ou la poésie nous ont conservé le souvenir. Mais quand la vie patriarcale eut fait place à la vie démocratique des cités, que l'homme eut délaissé son foyer pour la place publique, la femme tomba dans un abaissement que le temps devait rendre chaque jour plus profond. [...]

Ce n'est pas seulement la société des courtisanes qui suppléait, chez les Grecs, à ces jouissances du foyer domestique qu'ils ignoraient toujours. Un amour sans nom, ou plutôt un vice infâme, était honoré dans toute la Grèce comme une vertu. On en peut voir la preuve dans tous les philosophes grecs, depuis Solon jusqu'à Plutarque : il me répugne de citer les textes et de m'arrêter sur un sujet si odieux. Il faut le dire à la honte de la Grèce : sa corruption était telle que les Romains, tout dégénérés qu'ils étaient eux-mêmes, en eurent horreur ; jamais, même au plus bas degré de leur décadence, ils n'arrivèrent à méconnaître à ce point les sentiments de la nature ; s'ils s'abandonnèrent, eux aussi, au plus honteux des vices, du moins ce ne fut pas avec l'assentiment et les louanges de leurs philosophes et de leurs législateurs. » (Paris, L. Larose et Forcel, 2^{ème} édition, 1885, Livre premier : « Antiquité ». Chapitre III : « Grèce », pp. 69-71).

⁵ Cf. I *Samuel*, 14, v. 24-45 : « Saül avait fait jurer le peuple, en disant : Maudit soit l'homme qui prendra de la nourriture avant le soir, avant que je me sois vengé de mes ennemis ! [...] Lorsque le peuple entra dans la forêt, il vit du miel qui coulait ; mais nul ne porta la main à la bouche, car le peuple respectait le ser-

père j'accepte la condamnation ; mais je ne l'accepterai point de ceux-là qui m'offriront, en place de mon péché, adultère, séduction ou débauche.

Raisons pour lesquelles ce plan est impossible : cette œuvre doit atteindre la gravité par endroits, lorsqu'elle touche à l'amour et à la vie de la société. Elle ne peut et ne doit pas être une œuvre grave <entièrement> puisque précisément je pars de ce point que la question n'a pas la gravité que l'on croit. (v. le mot de Malthus à la fin de ma citation en épigraphe ⁶) Il est à remarquer que le seul dialogue de Platon qui ne soit pas grave, c'est Malthus à la fin de ma citation en épigraphe) Il est à remarquer que le seul dialogue de Platon qui ne soit pas grave, c'est Le Banquet, où il s'élève à la plus (haute) gravité avec le discours de Diotime ⁷, mais où, dans le courant du dialogue, il ne craint pas de faire intervenir Alcibiade et Aristophane — ce qu'il n'a fait dans aucun de ses autres livres.

— Votre ton seul vous aliénera beaucoup de lecteurs.

— C'est autant de gagné. Ce n'est pas avant 50 ans d'ici que l'on m'accordera que j'ai pris le livre sur le ton qui convenait à la chose ; on

ment. Jonathan ignorait le serment que son père avait fait faire au peuple ; il avança le bout du bâton qu'il avait à la main, le plongea dans un rayon de miel, et ramena la main à la bouche ; et ses yeux furent éclaircis. Alors quelqu'un du peuple, lui adressant la parole, dit : Ton père a fait jurer le peuple, en disant : Maudit soit l'homme qui prendra de la nourriture aujourd'hui ! [...]

Ils battirent ce jour-là les Philistins depuis Micmasch jusqu'à Ajalon. [...] Saül dit : Approchez ici, vous tous chefs du peuple ; recherchez et voyez comment ce péché a été commis aujourd'hui. Car l'Éternel, le libérateur d'Israël, est vivant ! lors même que Jonathan, mon fils, en serait l'auteur, il mourrait. Et dans tout le peuple personne ne lui répondit. [...] Saül dit à Jonathan : Déclare-moi ce que tu as fait. Jonathan le lui déclara, et dit : J'ai goûté un peu de miel, avec le bout du bâton que j'avais à la main : me voici, je mourrai. Et Saül dit : Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si tu ne meurs pas, Jonathan. [...] Ainsi le peuple sauva Jonathan, et il ne mourut point. » Dans *Saül*, Gide ne fait aucune allusion à cet épisode.

⁶ Épigraphe de l'édition de 1911 : « Je serais inconsolable de dire quoi que ce soit directement ou indirectement qui pût être interprété dans un sens contraire à la vertu. Mais je ne pense pas que les fautes dont il s'agit (actes contraires à la chasteté) doivent dans les questions morales être envisagées seules, ou même qu'elles soient les plus graves qu'on puisse concevoir. » Malthus — p. 489.

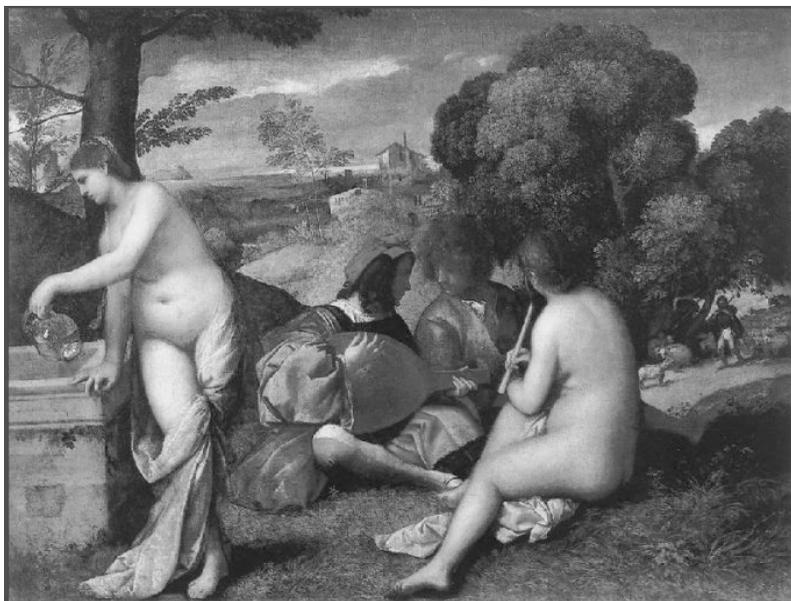
⁷ Diotime est la prêtresse de Mantinée à qui Socrate, dans *Le Banquet*, attribue ses théories sur l'amour et la beauté, et qu'il nomme sa préceptrice.

commencera par dire : oui la chose mérite d'être discutée ; il est bien fâcheux que Corydon en parle sur un ton qui ne soit pas tolérable ; ce n'est pas tant la chose, id est : la discussion de la chose, qui nous choque, que ce ton qu'il a pris. Que puis-je demander de mieux que d'être attaqué pour la forme et d'entendre dire que le vent de la détonation, non la balle elle-même a brisé le carreau.

1.2.

Devant le Concert champêtre de Giorgione⁸ dont —

il ne pouvait se retenir de penser combien seraient plus beaux déshabillés ces deux sveltes adolescents vêtus à la manière vénitienne, que ces deux femmes aux molles chairs, adorablement blondes, à l'abdomen saillant. Il songeait que l'école vénitienne, ivre de couleurs, s'était, par cette glorification de la femme, perdue pour la sculpture (à vérifier).



⁸ Giorgione, *Le Concert champêtre*, 1510, Musée du Louvre, huile sur toile 110 x 138 cm.

2. Citations de Plutarque et autour de Plutarque, sur l'amour grec

Citations montrant l'importance de l'homosexualité dans l'Antiquité :

2.1.

Démétrius se livrait sans frein à tous ses vices : il profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toute sorte de plaisirs ; mais en temps de guerre, il était tempérant comme le sont ceux qui le sont par nature. ...

... Un jour ayant appris que son fils était malade, Antigonus alla le voir. En arrivant, il trouva à la porte de son appartement un beau jeune homme, qui sortait. Antigonus entra, s'assit au chevet de son fils, et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit alors que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, lui dit Antigonus ; je l'ai trouvée à la porte qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus supportait avec douceur les vices de son fils, par égard pour les services qu'il espérait de lui.

Plutarque, Vie de Démétrius.

Pierron Tome IV, p. 141⁹.

2.2.

Pour l'honneur de la ville, il ne me convient pas de divulguer tous les désordres de Démétrius ; toutefois je ne veux point passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. Démoclès était un jeune garçon, qui n'avait point encore atteint l'adolescence. Sa beauté, qu'annonçait son surnom, car on ne le nommait que « le beau Démoclès », ne fut pas longtemps ignorée de Démétrius. Démétrius le fit tenter, solliciter, effrayer même par ses émissaires ; mais rien ne put vaincre Démoclès. Pour se dérober à ses obsessions, Démoclès prit le parti d'abandonner le gymnase et tous les lieux d'exercices, et d'aller se baigner dans une étuve particulière. Démétrius l'ayant épié, entra à sa suite dans l'étuve, et comme Démoclès s'y trouvait seul. Le jeune garçon, se voyant sans secours et hors d'état de résister à Démétrius, découvrit la chaudière du bain, et se jeta dans l'eau bouillante, où il fut étouffé : —

Vie de Démétrius — IV — p. 146¹⁰.

2.3. Cette citation figure au verso d'une feuille d'éphéméride : « Mardi 20 juillet ». Il s'agit sans doute de juillet 1919, puisqu'une note

⁹ XIX, 5 et 8-9. Il s'agit d'Antigone le Borgne, père de Démétrios. Anne-Marie Ozanam traduit : « rencontra sur le seuil un de ses éromènes » (*Vies parallèles*, Gallimard, « Quarto »).

¹⁰ XXIV, 2-5.

précise : « déjà cité dans *Corydon* (2^{ème} partie) (copie M. page 23) », renvoyant à la copie de *Corydon* réalisée par Maria Van Rysseberghe en 1918.

« *Nous rougissons de lire dans Plutarque (1) que les Thébains, pour adoucir les mœurs de leurs jeunes gens, établirent par les lois un amour qui devait être proscrit par toutes les nations du monde* »

Esprit des lois. IV, chap. 8, p. 163

(1) Vie de Pélopidas — chap. X (Pierron T. II, p. 22 et sq.)¹¹

Cic. — de Rep. — IV, 4

2.4.

« *Pélops fils de Tantale et de Euryanassa, aiant épousé Hippodomia, en eut Atreus et Thyestes, et de la Nymphé Danaïde Chrysippus¹², lequel il aimait plus que ses autres enfants légitimes : mais Janus le Thébain en estant devenu amoureux le ravit, et estant ainsi pris par Thyestes et Atreus, il obtint sa grâce envers Pelops à cause qu'il l'avoit fait par amour.* »

Plutarque (apocryphe Amyot¹³ III p. 490 bis

Tantale, se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède¹⁴. (à vérifier)

2.5.

Plutarque

Oxonii [Oxford]1797¹⁵ — t. III p. 511

¹¹ *Vie de Pélopidas*, XVIII-XIX (*Vies parallèles*, t. IV, Garnier, 1950, pp. 71-3).

¹² « Chrysippe, fils de Pélops, né vers 1350 avant notre ère. Sa mère, Axioché, et lui furent victimes d'Hippodamie, première femme de Pélops, qui les fit mettre à mort par Atrée et Thyeste. » (Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 4, p. 255 c).

¹³ *Œuvres morales & meslees* de Plutarque trad. par Amyot, édition de 1572. On sait qu' Amyot, traducteur acharné de Plutarque, ne se croyait pas asservi au texte original et qu'il a accommodé Plutarque à sa manière, ajoutant du sien et de sa connaissance du monde grec.

¹⁴ Cf. Dominique Fernandez, *Le Rapt de Ganymède*, Grasset, 1989 ; et Claude Courouve, *Jupiter et Ganymède. Notes critiques, juridiques et historiques sur la notion et l'histoire de la pédophilie, ainsi que sur la problématique des seuils d'âge de consentement à une relation sexuelle*, Lépaud (Creuse) : Chez l'auteur, 2006 (1^{ère} édition 2002). Zeus et Ganymède y sont donnés comme modèle de la relation pédérastique.

¹⁵ *Plutarchi... moralia id est opera, exceptis vitis, reliqua. Graeca emendavit, notationem emendationum castigatam, subjunxit, animadversiones explicandis re-*

... « fertur Adonis a sue interfectus. Adonis autem idem qui Bacchus esse creditur : et multa peraguntur in utriusque sacrificiis, quae fidem faciant huic sententiae. Alii Adonidem fuisse amasium Bacchi autumant : et versus est in hunc sensum Phanoclis, amori dediti hominis

*Montivagus cernens divinum Bacchus Adonium,
Cyprum perlustrans egregiam, rapuit*¹⁶.

2.6.

Culture de la beauté masculine.

Les Spartiates portent les cheveux longs. Cette coutume, ldit Plutarque, leur vient de Lycurgue : « La chevelure, disait Lycurgue, relève encore l'éclat de la beauté. » écrit Plutarque au début de sa vie de Lysandre¹⁷, après avoir dit que Lysandre est représenté sur telle statue qu'il signale, porteur d'une longue chevelure. — Et voici qui n'est l'indice d'aucun efféminement puisqu'aussitôt après il ajoute : « Son mâle courage, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique, et qui est le prix des belles actions¹⁸. »

Il nous apprend d'autre part (vie d'Agésilas) qu'Agésilas, « du temps qu'il était dans les troupes d'enfants élevés ensemble, fut aimé de Lysandre que charmaient surtout la beauté de son naturel¹⁹ ». Or nous

bus ac verbis, item indices copiosos adjecit Daniel Wytttenbach, Oxford, Oxonii : ex typ. Clarendoniano, 7 tomes, 1795-1821.

¹⁶ « On rapporte qu'Adonis fut tué par un sanglier. Adonis est le même qu'on croit être Bacchus : et il s'accomplit dans les cultes de l'un et l'autre bien des choses qui ajoutent foi à cette opinion. D'autres affirment qu'Adonis fut l'amant de Bacchus : et il y a des vers en ce sens de Phanoclès, dédiés à l'amour masculin : " errant sur les montagnes, Bacchus aperçut le divin Adonis, en parcourant la remarquable Chypre, et l'enleva ". » (Traduit par Françoise Lecoq). Phanoclès est un poète élégiaque grec, probablement contemporain de Callimaque (4^e-3^e siècles av. J.-C.), qui chanta les amours masculines dans un poème *Erôtes à Kaloi*, dont ont été conservés des fragments édités par Ruhnken (*Epist. crit.*, II).

¹⁷ *Vies parallèles, Lysandre*, I, 3 : « Il déclarait, dit-on, que la chevelure rend ceux qui sont beaux plus remarquables et ceux qui sont laids plus redoutables. »

¹⁸ *Ibid.*, II, 2 : « Il se montra, plus que tout autre, docile aux habitudes spartiates, viril, indifférent à toute forme de plaisir, sauf à celui que procurent les beaux exploits et qui mène aux honneurs et au succès. »

¹⁹ *Vies parallèles, Agésilas*, II, 1 : « Alors qu'il faisait partie de ce que l'on appelle les troupes d'enfants élevés ensemble, il eut pour érasme Lysandre, qui avait été frappé surtout par le bel équilibre de sa nature. »

savons, sous la plume de Plutarque, ce que le mot aimé veut ici dire — toutefois il est bon de dire qu'il était boiteux.

« Lysandre, dit-il ailleurs, qui avait été autrefois amoureux d'Agésilas²⁰. »

(Vie de Lysandre — peu avant une citation de 4 vers —

2.7.

Aeschylus selbst hat in seinen Myrmidonen ein Liebesverhältnis zwischen Achilles und Patroklos im Sinne seiner Zeit fingiert, wie man deutlich aus den bei Plutarch Amat. 5 und Athen. XIII erhaltenen Versen sieht.

σεβας δε μηρων αγνον ονκ εμδεσω
ω δσ χαριστε των πυκνων φιλ ηματων

vergleiche Lucian ; Amor, 54.

Traduction : Eschyle lui-même, dans ses *Myrmidons*, a imaginé une relation amoureuse à la façon de son époque entre Achille et Patrocle, comme on le voit clairement dans ces vers conservés par Plutarque (*Dialogue sur l'amour*, 5) et par Athénée XIII :

« Tu n'as pas respecté l'auguste <pureté>

De tes cuisses, cruel, malgré tous nos baisers ! »

Cf. Lucian, *Amor*, 54.

Commentaire : Ces vers des *Myrmidons*, tragédie perdue d'Eschyle, sont conservés par les deux textes mentionnés dans la citation : *Dialogue sur l'amour* de Plutarque, 4, 5, éd. des Belles-Lettres, p. 54 ; *Les Deipnosophistes* (ou le *Banquet des sophistes*) d'Athénée (grammairien et rhéteur grec du III^e siècle apr. J.-C.), XIII, 602. Cet ouvrage a recueilli toutes sortes de citations qui en font un répertoire des ouvrages de l'Antiquité, notamment de ceux qui ont été perdus. C'est de lui que la citation est recopiée. Enfin les *Amours*, de Lucien de Samosate, controversent sur l'amour féminin et l'amour masculin, y font allusion : « Voilà comment j'entends la philopédie. Que les rêveurs en l'air, que les soi-disant philosophes, qui froncent gravement le sourcil, repaissent les ignorants de leurs mots prétentieusement honnêtes. Socrate, qui se connaissait en amour aussi bien qu'un autre, reposa sous la même chlamyde qu'Alcibiade, qui ne se leva point franc de ses atteintes. N'en sois pas surpris. Achille n'aimait point Patrocle pour le seul plaisir de rester assis vis-à-vis de lui, attendant qu'Éacide eût mis fin à ses chants, mais leur amitié se doublait par un plaisir commun. Aussi, lorsque Achille pleure la mort de

²⁰ *Lysandre*, XXII, 6 : « Lysandre, qui avait été l'éraсте d'Agésilas [...] ». »

Patrocle, sa douleur éclate avec l'accent de la vérité : *Quel commerce plus doux que tes embrassements ?* » (54)

2.8.

« *Lysandre, qui avait été autrefois amoureux d'Agésilas* ²¹ » (1)

Plutarque (Pierron) — Tome II, p. 382-83.

Voir plus loin il est question des filles de Lysandre — ce qui montre que d'autre part il eut des enfants. p. 395.

il serait assez curieux de chercher à établir quel âge avaient l'un et l'autre.

Citer l'admirable fin de Cléomène ²², *Plut. IV. 65*

2.9.

Exemples de tempérance — de chasteté —

Plut. III 77-79-80

On admirait sa tempérance (d'Agésilas) sa simplicité, sa modération ²³.

2.10.

« *L'autre roi, Agésipolis, parce qu'il était fils d'un banni, et d'ailleurs fort jeune et naturellement modeste, se mêlait peu du gouvernement. Néanmoins Agésilas le fit, comme les autres, à sa main. Les deux rois mangent ensemble à la même table commune, quand ils sont à la ville. Connaissant donc qu'Agésipolis n'était pas moins porté que lui à l'amour, il amenait toujours la conversation sur les beaux jeunes garçons ; il tournait l'affection du jeune homme sur ce qu'il aimait lui-même, et il l'aidait dans sa passion. Dans ces amours lacédémoniennes,*

²¹ Cf. Plutarque, *Vies parallèles, Agésilas*, II, 1 (*supra*, note 15).

²² *Vies parallèles, Cleomene*, LVIII, 12-16 : « Il les engagea tous à mourir d'une façon digne de lui et de leurs exploits. Hippitas fut, sur sa demande, frappé le premier par un des jeunes ; ensuite chacun des autres s'égorgea de bonne grâce et sans crainte, sauf Pantée, le premier qui fût entré à Mégalopolis. C'était le plus beau des jeunes gens et le mieux fait pour se conformer à la discipline spartiate. Le Roi, qui l'avait eu pour mignon, lui donna l'ordre de ne mourir que quand il l'aurait vu tomber, lui et les autres. Ils étaient déjà tous à terre quand Pantée survint, et il les tâta tous avec son poignard pour voir si quelqu'un ne respirait pas encore sans qu'on le sût. Comme, après avoir aussi piqué Cléomène au talon, il vit une contraction sur son visage, il l'embrassa et s'assit près de lui ; puis, quand le Roi fut mort, il l'entoura de ses bras et se tua sur son corps. »

²³ *Vies parallèles, Agésilas*, XIV, 1 : « On parlait d'Agésilas dans toute la Haute Asie. Le pays était plein de son nom et célébrait avec admiration sa tempérance, sa simplicité et sa modération. »

il n'y avait rien de honteux ; il n'y a, au contraire, que pudeur, honnêteté, zèle pour la vertu, comme il a été écrit dans la Vie de Lycurgue²⁴. »

Pierron III, 88,89

copier dans Plutarque, Pierron III p. 95

épisode des amours de Archidamos, fils d'Agésilas et de Cléonymos. « jeune et beau garçon » « Agésilas connaissait l'inclination de son fils, et il ne l'en détournait pas, parce que Cléonyme, dès son enfance faisait espérer qu'il serait un honnête homme, autant que qui que ce fût²⁵. »

Et cet Archidamos est le même dont un peu plus loin (p. 108) il est dit : « Archidamos se signala entre tous par sa vaillance : on le voyait, grâce à son courage et à son agilité, courir, par de petites rues détournées, sur tous les points où les troupes étaient pressées et partout arrêter l'ennemi avec un petit nombre de braves²⁶. »

Et sitôt après ceci qui indique si bien l'alliance du courage et de l'uranisme — ou qui montre cette conception spartiate de l'uranisme école de vertu : « Isadas, fils de Phæbidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais même de ses ennemis. C'était un jeune homme fort beau de figure, d'une taille élevée, et à cet âge où l'homme en passant de la puberté à l'état d'homme fait, est paré de toutes les grâces de la jeunesse. Tout nu, sans armes défensives, sans aucun vêtement, le corps frotté d'huile, tenant d'une main un javelot, de l'autre une épée, voilà comme il était accouru de sa maison²⁷.

copier la suite — p. 108.

3. *Autres citations et références à l'Antiquité*

3.1.

La question est si compliquée. Il est à remarquer que Platon, lorsqu'il voulut parler de l'amour, ne put plus se contenter du dialogue, mais fit appel à huit interlocuteurs pour la diversité des points de vue.

3.2.

*« Le plus célèbre parmi eux (voir tout le passage *) est Ion de Chios²⁸, vrai Ionien — nature complexe et souple ; il disputait la palme*

²⁴ *Ibid.*, XX, 7-9.

²⁵ *Ibid.*, XXV, 1 et 5.

²⁶ *Ibid.*, XXXIV, 7.

²⁷ *Ibid.*, XXXIV, 8-9.

²⁸ Poète tragique et historien grec, Ion (V^e s. av. J.-C.) était aussi philosophe. Il

de la tragédie aux maîtres athéniens... etc.

* des historiens-chroniqueurs qui « traduisaient librement les impressions que leur laissaient les personnalités les plus éminentes du jour »

— Mais le plus charmant tableau qu'Ion nous présente, c'est sa rencontre avec Sophocle, à Chios, dans un festin donné par le proxène d'Athènes, Hermélios, à l'illustre Athénien. C'est là qu'il nous dépeint le poète défendant contre un maître d'école pédant, quelques vers de Phrynicos, déroband par un stratagème habile un baiser au bel enfant qui servait d'échanson et prétendant par là réfuter Périclès, qui avait coutume de dire : C'est un bon poète, mais un piètre général. »

Curtius, II, p. 567.

3.3.

Épaminondas — élevé par son précepteur Lysis, dans la philosophie de Pythagore, ne négligea aucun des arts d'agrément que non seulement cette philosophie n'interdit pas, mais recommande. Il prit des leçons des plus habiles maîtres de son temps : Denys lui montra à chanter et à s'accompagner de la lyre. Olympiodore lui apprit à jouer de la flûte ; et Calliptron fut son maître de danse.

Épaminondas (Thébaïn) avait observé quel avantage donnait aux Lacédémoniens, sur tous les autres peuples de la Grèce, leur sobriété et leur tempérance ; il cherchait par son exemple à inspirer la même austérité de mœurs à ses concitoyens.

L'escadron sacré composé de 300 jeunes gens étroitement unis entre eux, et renommés par leur valeur²⁹.

Après Leuctras où Épaminondas dirige la victoire héroïque (les Thébains à la tête desquels il était étaient 6000 d'infanterie + 500 chevaux — contre 10 000 fantassins et 1000 cavaliers) il ressentit écrit Walckenaer³⁰ exquisément une joie extrême et bientôt sa grande âme s'affligea de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur elle-même.

eut l'occasion de souper avec le poète Sophocle chargé, en qualité de général, de diriger une expédition contre Samos. Il est l'auteur de *Souvenirs* dont Athénée a conservé quelques passages, dont le banquet avec Sophocle.

²⁹ Cf. Plutarque, *Vies parallèles*, *Pélopidas*, XVIII, 1. Le « bataillon sacré » était un corps d'élite de l'armée thébaine, formé de trois cents hommes et, dit Plutarque, « composé d'amants et d'aimés » combattant côte à côte. Il a été anéanti à la bataille de Chéronée, en 338 av. J.-C., par la cavalerie d'Alexandre le Grand.

³⁰ Charles Athanase Walckenaër (1771-1852) publia en 1798 un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, et il est l'auteur de notices insérées dans la *Biographie universelle* de Michaud (1810-1828, 52 vol. + 32 vol. de suppl.).

*Épaminondas, blessé mortellement à Mantinea*³¹, demanda avant d'expirer Daiphanta et Jollidos, qu'il jugeait dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étaient morts : « Persuadez donc, reprit-il, aux Thébains, de faire la paix. » Et en effet, après la perte d'Épaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable.

Cicéron prétend qu'Épaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage.

La Vie d'Épaminondas de Plutarque s'est perdue. Il faut consulter ensuite Diodore de Sicile³², Justin, Pausanias, Polybe, Frontin³³, Cicéron, Aelius³⁴, Valère Maxime, Polyen³⁵. Ce dernier a fait un conte ridicule sur la femme d'Épaminondas³⁶, qu'on sait, par d'autres auteurs plus croyables, ne s'être jamais marié. — (ici une note : « Il nous paraît même malheureusement trop certain, par un passage de Plutarque dans son traité sur l'Amour, qu'Épaminondas était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs, et surtout les Lacédémoniens (c'est-à-dire les plus

³¹ Mantinée (en gr. Mantinea, en lat. Mantinea) : ville grecque d'Arcadie. Membre de la Confédération péloponnésienne, elle eut de graves conflits avec Tégée et Sparte au sujet de la Parrhasie, région méridionale que Sparte lui disputait (fin du V^{ème} siècle av. J.-C.). Mantinéens et Spartiates d'Agésilas se battirent en 362 contre les Thébains d'Épaminondas, qui périt ; l'issue de la bataille demeura indécise. Cf. Plutarque, *Vies parallèles*, Agésilas, XXXV, 1-2, et Xénon, *Helléniques*.

³² Diodore de Sicile : historien grec du I^{er} siècle av. J.-C., auteur d'une histoire universelle qui utilise tous ses prédécesseurs grecs et romains.

³³ Frontin, fonctionnaire romain (I^{er} s. apr. J.-C.), auteur d'un mémoire sur l'art militaire, *Stratagematicon*, contenant des paroles et anecdotes prises dans la vie des plus célèbres capitaines de l'Antiquité.

³⁴ Aelius Lampridius, historien latin du temps de Dioclétien, l'un des six auteurs qui ont écrit des biographies d'empereurs, réunies sous le titre d'*Historia augusta*.

³⁵ Polyen, rhéteur et historien grec (II^{ème} s. apr. J.-C.), auteur des *Stratagema ou Ruses de guerre*, compilation qui rassemble maintes anecdotes historiques.

³⁶ Polyen, *Ruses de guerre*, II, 3, « Epaminondas » : « Phébiade, qui avait le commandement de la citadelle de Cadmie, était amoureux de la femme d'Épaminondas. Cette femme le fit savoir à son mari, qui lui ordonna de faire semblant d'aimer Phébiade, et de lui promettre une nuit, avec engagement de mener avec elle d'autres femmes pour ses amis. »

valeureux) n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aima deux jeunes gens, Asopicos et Zéphiodore ; que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinea, et fut enterré auprès de lui. »

3.4.

Se souvenir à propos d'Épaminondas de l'admirable Éloge de Montaigne ³⁷ cité par Brunschwick — en note du passage de Pascal sur icelui.

³⁷ Cf. *Essais*, II, 6 : « Si quelcun s'enivre de sa science, regardant souz soy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Épaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgeuillira celuy, qui mettra quand et quand en compte, tant d'imparfaites et foibles qualitez autres, qui sont en luy, et au bout, la nihilité de l'humaine condition. » (« Pléiade », 1950, pp. 417-8) ; et II, 36 : « Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas.

De gloire, il n'en a pas à beaucoup pres tant que d'autres (aussi n'est-ce pas une piece de la substance de la chose,) de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est esguisée par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien réglée, il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de ceste sienne vertu, il en a fait autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cæsar : car encore que ses exploits de guerre, ne soyent ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont fait cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, que jamais homme ne sceut tant, et parla si peu que luy. Car il estoit Pythagorique de secte : Et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux : excellent orateur et tres persuasif.

Mais quant à ses moeurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux, qui se sont jamais meslez de manier affaires : car en ceste partie, qui doit estre principalement considerée, qui seule marque veritablement, quels nous sommes : et laquelle je contrepoise seule à toutes les autres ensemble, il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes.

En cestuy-cy l'innocence est une qualité, propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible. Au parangon de laquelle, elle paroist en Alexandre subalterne, incertaine, bigarrée, molle, et fortuite.

L'ancienneté jugea, qu'à esplucher par le menu tous les autres capitaines, il se trouve en chascun quelque speciale qualité, qui le rend illustre. En

VI,353 — Pascal, p. 490-491-

cestuy-cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout, et pareille : qui en tous les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy : Soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerriere : soit à vivre soit à mourir grandement et glorieusement. Je ne cognoy nulle ny forme ny fortune d'homme, que je regarde avec tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray, que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse : comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et ceste seule action, haute pourtant et tres digne d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour par souhait mesme en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation. Le seul Scipion Æmylian, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel desplaisir le temps m'a faict, d'oster de nos yeux à point nommé, des premieres, la couple de vies justement la plus noble, qui fust en Plutarque, de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere, quel oeuvrier ! Pour un homme non saint, mais que nous disons, galant homme, de moeurs civiles et communes : d'une hauteur modérée : la plus riche vie, que je sçache, à estre vescu entre les vivants, comme on dit : et estoffée de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades à mon gré. Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux adjoûter icy aucunes de ses opinions.

Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere, et à sa mere, de sa victoire de Leuctres : il couche de beaucoup, preferant leur plaisir, au sien si juste et si plein d'une tant glorieuse action.

Il ne pensoit pas qu'il fust loisible, pour recouvrer mesmes la liberté de son pays, de tuer un homme sans cognoissance de cause : Voyla pourquoy il fut si froid à l'entreprise de Pelopidas son compaignon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi, qu'en une bataille il falloit fuyr le rencontre d'un amy, qui fust au party contraire, et l'espargner.

Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en soupçon envers les Boeotiens, de ce qu'apres avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoyent entrepris de garder à l'entrée de la Morée pres de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute outrance : il fut déposé de l'estat de Capitaine general. Tres honorablement pour une telle cause : et pour la honte que ce leur fut d'avoir par nécessité à le remonter tantost apres en son degré, et recognoistre, combien dependoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvnt comme son ombre par tout où il guidast. La prospérité de son pays mourut aussi, comme elle estoit née, avec luy. » (*Ibid.*, p. 845-847).

3.5. Harmodios et Aristogiton ³⁸.

« La force de chacun semble doublée de celle de son ami, et, séparé d'Aristogiton, Harmodios paraîtrait amoindri, comme Aristogiton séparé d'Harmodios.

Pierre Paris ³⁹, *Sculpture antique* p. 179

3.6. Petit roman

L'indispensable chose que c'était pour la Grèce (d'où naquit son art) de pouvoir en pleine liberté admirer la beauté masculine — etc. et Phidias le divin Pantarcès ⁴⁰.

v. Math. Duval, p. 13 ⁴¹.

3.7.

Corydon

V. le mythe de Cypessus, Ovide — X Met. 121 ⁴²

³⁸ Aristogiton est un Athénien de classe moyenne ; Harmodios, son jeune amant, appartient aux cercles aristocratiques de la cité.

³⁹ Archéologue (1859-1931), membre de l'École française d'Athènes, spécialiste de l'art grec et de l'Espagne ancienne.

⁴⁰ Cf. Pausanias, *Le Tour de Grèce*, L'Élide, V : « La statue de Zeus. / Le dieu est assis sur un trône d'or et d'ivoire ; il a sur la tête une couronne qui imite le branchage de l'olivier ; [...] les pieds du trône sont réunis par quatre traverses, dont chacune va de l'un à l'autre. Sur celle qui se présente d'abord à la vue en entrant dans le temple, on voit sept figures ; la huitième ayant disparu on ne sait comment. Ces personnages représentent probablement d'anciens combats ; car les exercices auxquels ils se livrent, n'étaient pas encore en usage pour les enfants à l'époque où vivait Phidias : celui d'entre eux qui a la tête ceinte d'une bandelette, ressemble, dit-on, à Pantarcès, jeune Éléen que Phidias aimait, et qui remporta le prix de la lute parmi les enfants, en la quatre-vingt-septième olympiade. »

⁴¹ Mathias Duval & Édouard Cuyet, *Histoire de l'anatomie plastique*, Paris, Picard & Kaan., 1898. Grand in-8° broché, 13-351 pp., 118 illustrations dont plusieurs pleine page.

⁴² Il s'agit du mythe de Cyparissus, le Cyprès, qui tua le grand cerf qu'il aimait tant : « Carthée voyait errer dans ses campagnes un beau cerf consacré aux nymphes de ses bords. Un bois large et spacieux s'élevait sur son front qu'il ombrageait de son éclatante ramure dorée. Le long de ses reins flottaient des colliers de perles suspendues à son cou arrondi ; sur son front une bulle d'argent, retenue par des liens délicats, s'agitait, et deux anneaux semblables, d'un airain poli, brillaient à ses oreilles autour de ses tempes étroites. Libre de toute frayeur, affranchi de sa timidité naturelle, il fréquentait les demeures des hommes, et ne craignait pas d'offrir son cou aux caresses d'une main étrangère. Cependant, pardessus tous, ô le plus charmant des fils de Céos, tu l'aimais, toi, Cyparissus !

auquel il est fait allusion dans Marlowe : *Hero & Leander*⁴³
 (sans doute le passage serait à traduire) ainsi que dans Spenser⁴⁴ :
 F.Q. VI-17

Il est remarquable que cette stance soit conservée dans l'édition de classe — Oxford Ed. G. W. Kitchin, D.D., soigneusement expurgée — et où ne figurent point p. ex. les belles stances sur Hippolyte.

V. également Virgile, *Georg. I.* 20⁴⁵.

4. Autres citations et références

4.1. Les deux citations suivantes, recueillies d'abord pour *Corydon*, pour l'aspect humain et non biologique de la filiation, font surtout partie du dossier préparatoire des *Faux-Monnayeurs*, pour lesquels elles ont alimenté la scène d'ouverture initialement prévue, autour du personnage de Freyda (ou Hilda), jeune femme de retour de Polynésie (voir A. Gide, *Un Fragment des "Faux-Monnayeurs"*, *Le Manuscrit de Londres*, Centre d'études gidiennes, 1990). La filiation de *Corydon* aux *Faux-Monnayeurs* est ainsi bien marquée, non seulement par le motif de l'homosexualité, mais aussi celui de la famille et du bâtard⁴⁶.

La famille.

A joindre à l'histoire des enfants échappés à leur famille naturelle — adoptés, etc. V. Darwin, Tahiti, Stevenson, etc.

« *If a woman fosters another's child, her love for him is all the stronger because she has no claim upon him — no claim of kinship. That*

C'est toi qui le menais paître l'herbe nouvelle, toi qui l'abreuvas au courant des sources limpides. Tantôt tu parais son bois de testons fleuris ; tantôt, monté sur sa croupe, tu chevauchais çà et là, pressant d'un frein de pourpre sa bouche obésissante. » (*Les Métamorphoses*, X, v. 106-125).

⁴³ Athée, accusé de meurtre et d'homosexualité, Christopher Marlowe est l'auteur du poème *Hero and Leander* (1598), inspiré de Musée, un auteur d'*epyllia* du VI^e siècle apr. J.-C.. Héro est prêtresse d'Aphrodite à Sestos (sur la rive européenne de l'Hellespont), tandis que Léandre habite à Abydos, sur la rive asiatique. Toutes les nuits, Léandre traverse le détroit à la nage guidé par une lampe qu'Héro allume en haut de la tour où elle vit. Mais lors d'un orage, la lampe s'éteint et Léandre s'égare dans les ténèbres. Lorsque la mer rejette son corps le lendemain, Héro se suicide en se jetant du haut de sa tour.

⁴⁴ Edmund Spenser est un poète anglais (vers 1552-1599), auteur d'un vaste poème allégorique, *la Reine des fées* (1590).

⁴⁵ « *Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum* »

⁴⁶ Voir le prochain dossier des « copeaux » des *Faux-Monnayeurs* dans le BAAG.

is, but simply the claim of love. Love cannot prove its claim by any document which society accepts, and does not wish to prove it ; it merely worships with double passion its life's uncertain treasure.

Tagore : *Hungry stones*⁴⁷ (Living or dead) p. 193⁴⁸.

4.2.

Mœurs Tahitiennes + des Marquises

« *Le catholicisme aussi bien que le protestantisme semble n'avoir que bien peu de prise sur les indigènes. Ils ont toujours été sceptiques et le sont restés. Aux Marquises, il y a plus d'hommes que de femmes et la polyandrie y prospère. Un tout jeune garçon entre en ménage avec une jeune fille de son âge, ce qui là-bas s'appelle « prendre une seconde mère ». Un peu plus tard, un homme plus âgé adopte le jeune couple et l'installe chez lui : Ils vivent heureux, sans disputes. Les enfants sont échangés, on donne les siens à des amis.*

Quand on veut avoir un enfant on le retient à l'avance. Les parents qui refuseraient de céder leur bébé seraient considérés comme des gens sans savoir vivre. C'est la règle générale de ne jamais rien refuser de ce qui vous est demandé.

(Souvenirs ou lettres de voyage de Mlle [blanc] amie de Suzanne Schlumberger).

24 mars 1912.

4.3.

On trouvera, dans l'Appendice de la Notice de *Corydon*, dans « La Pléiade », un important ensemble de notes et citations de Lester Ward, sociologue américain (1840-1913, auteur de *Pure Sociology. A Treatise on the Origin and Spontaneous Development of Society*, Boston, Ginn & Co, 1903), que nous complétons ici :

« *Le zèle évident de la part de beaucoup de gens de soustraire la race humaine à la supposée disgrâce d'avoir jamais eu des relations sexuelles*

⁴⁷ Rabindranath Tagore, *The Hungry stones and other stories*, Indien, New York 1916.

⁴⁸ Cité dans A. Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1986, p. 592. (« Si une femme élève l'enfant d'une autre, son amour pour l'enfant et d'autant plus fort qu'elle n'a pas de droit sur lui — aucun droit de parenté s'entend, mais simplement le droit de l'amour. L'amour ne peut prouver son droit par aucune preuve acceptable par la société, et ne désire pas le prouver ; il se contente d'adorer, avec une passion redoublée, l'incertain trésor de la vie »). C'est nous qui traduisons.

que leur époque et leur pays condamnent est une des principales causes du peu de confiance qu'inspirent les discussions. »

L. Ward, II, p. 71

4.4. Dossier « Bazalgette et Whitman » : voir l'Appendice de la Notice de *Corydon*.

4.5. Ped. Maldoror — p. 254 à 261 — ⁴⁹

4.6.

« La femme nuit à l'Art, détourne à son profit les sources vives de l'inspiration, les tarit contre son sein incertain comme le sable. »

E. et J. de Goncourt, Journal.

4.7.

(avant d'arriver à Florence) « Il avait là tous les plaisirs qu'il est possible, au débat des hostes. Ils ont cette costume d'envoier audevant des étrangers sept ou huit lieues, les éconjuré de prendre leur logis. ... et tout le long du chemin, lui (Montaigne) qui les voulait amuser, se faisait plaisamment entretenir des diverses offres que chacun lui faisait, et il n'est rien qu'ils ne promettent. — (dans les éditions originales il y a : anche ragazze e ragazzi [= aussi des jeunes filles ou des jeunes hommes].)

Voyage de Montaigne ⁵⁰, Hachette — p. 185

4.8.

Ped.

... « certains Portugais, quelques années y a, étaient entrés en une étrange confrérie. Ils s'épousaient masle à masle à la messe, avec mesmes seremonies que nous faisons nos mariages, faisaient leurs pasques ensemble, lisaient ce mesme évangile des nopces, et puis couchaient et habitaient ensemble. ...

Il fut brûlé huit ou neuf Portugais de cette bele secte. »

(la suite ajoute : « Onze, tant Espagnols que Portugais, furent brûlés.

1578. A. d'Ancona) —

Voyage de Montaigne ⁵¹, p. 248.

⁴⁹ Cf. Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, Paris, Nouvel Office d'Édition, 1968, pp. 258-62 : « le souvenir de Falmer... ».

⁵⁰ Le *Journal de voyage* de Montaigne, tenu en 1580-1581 et publié en 1774, enregistre ses observations sur les pays qu'il visite : Allemagne, Suisse, Italie. Il est à Florence le 22 juin 1581.

⁵¹ « Rome, [...], le 18, [...] je rancontrais au retour de Saint Pierre un home qui

4.9. *copier le passage copié par Gourmont*

Dialogue des amateurs, p. 202, 203

Voici le passage auquel Gide se réfère :

« Il existe entre la nature et la civilisation un conflit permanent, intéressant au plus haut point l'avenir de la race. La nature donne à l'homme, dès l'âge de l'adolescence, avec les facultés de la reproduction, le besoin créateur ; et la société, en dressant la barrière de ses mœurs et de ses complications matérielles, s'oppose à ce que l'instinct d'amour soit satisfait avant le moment social du mariage.

Comment solutionner ce problème, au mieux de la santé, des élans impulsifs du génie de l'espèce, et des expériences de la vie civilisée ?

1° L'homme doit-il rester chaste jusqu'au mariage ? Ne craignez-vous pas que l'abstinence soit une cause d'amoindrissement de ses qualités viriles ?

2° Si vous pensez que l'individu doit accomplir sa fonction d'homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'époque où il sera capable de se charger d'une famille, comment estimez-vous qu'il puisse le faire, sainement, raisonnablement, sans nuire à son avenir, sans porter préjudice non plus à autrui ? »

Hein ? Qu'en pensez-vous ?

M. DEL. — Innocence, innocence, tout n'est qu'innocence !

(Remy de Gourmont, *Dialogues des Amateurs sur les choses du temps* (1905-1907). Épilogues, IV^e série, Mercure de France, 1907, pp. 202-3).

4.10.

« Il faut donc que tu sois sodomiste. Je ne vois aucune autre raison qui oblige à un silence aussi absolu. »

Calderon (Cabellos de Absalon)

Journée I

Allusions fréquentes déjà dans Gongora, Quevedo, etc.

4.11.

*pour donner une idée de la traduction Nicolas, d'Omar Kheyam*⁵².

m'avisait plaisamment de deux choses : que les Portugais foisoient leur obédience la semene de la Passion, et puis que ce mesme jour la station estoit à Saint Jean Porta Latina, en laquelle église certains Portugais, quelques années y a, estoient entrés en une étrange confrérie. » Etc., *Journal de voyage*.

⁵² *Les Quatrains de Khèyam*, traduit du persan par J.-B. Nicolas ex-premier drogman de l'Ambassade Française en Perse. Omar Ibn Ibrahim El Khayyâm (vers

p. 104-105. *Strophe 205*

« *En compagnie d'un ami aimable* —

(ici une note) = (« Dieu »)

4.12.

Ces deux notes concernent les passions amoureuses de Michel-Ange, à quoi Gide fait allusion dès le début du « premier Dialogue », avec la vision de la fresque de la formation de l'homme par Michel-Ange. On sait en effet que Michel-Ange était sensible aux jeunes « garzoni », les enfants des rues qui lui faisaient office d'aides et de modèles dans son atelier. Sa passion la plus durable s'adressa à Tommaso dei Cavalieri, mais il en connut d'autres, et en 1544, il composa quarante-huit épigrammes funéraires pour Cecchino Bracci, un tout jeune homme dont il s'était violemment épris et dont la mort brutale l'accabla de douleur.

Riccio hatte einen jungen Verwandten im Hause, Cecchino Bracci, der am 8. Februar 1544 im siebzehnten Lebensjahre plötzlich starb. So ungemessenen Gram liesz sein Verlust zurück, dasz dies Gefühl allen denen, die den Jüngling gekannt hatten, als ein kaum zu überwindendes erschien. Für einige Zeit bildete die Verherrlichung seines Andenkens das einzige Thema der Freunde Riccio's. Wir besitzen eine ganze Sammlung kurzer Gedichte von MichelAngelo, sämentliche Grabschriften für Cecchino Bracci, Tag für Tag an Riccio gesandt. Erst hatte er nur fünfzehn versprochen, bis endlich fast fünfzig daraus geworden sind.

Grimm — II, 353 —

[Riccio⁵³ avait chez lui un jeune parent, Cecchino Bracci, qui mourut subitement le 8 février 1544, dans sa dix-septième année. Sa mort causa un chagrin si insupportable que ce sentiment paraissait presque impossible à surmonter à tous ceux qui avaient connu le jeune homme. Pendant un certain temps, la célébration de sa mémoire formait le seul sujet des amis de Riccio. Nous possédons toute une collection de courts poèmes de Michel-Ange, tous des épitaphes pour Cecchino Bracci, qu'il envoyait à Riccio jour après jour. Il n'en avait d'abord promis que quinze, qui finalement sont devenus près de cinquante.] (C'est nous qui traduisons.)

1050-vers 1123), mathématicien, astronome et philosophe persan, est l'auteur d'une œuvre poétique célèbre, les *Robayat*, suite de quatrains épigrammatiques. Voir aussi David H. Walker, « L'inspiration orientale des *Nourritures terrestres* », *Comparative Literature*, Vol. 26, Nr. 3 (Summer, 1974), pp. 203-19.

⁵³ Il s'agit de Luigi del Riccio, qui héberge Michel-Ange malade en 1544.

Wiederum zwischen Gianotti, Riccio und MichelAngelo spielte ein Drama ab, so eigentlich, dasz es nur aus dem Rom jener Tage heraus verständlich erscheint.

Michelangelo —

Hermann Grimm — II P. 359 —

[Par ailleurs se jouait un drame entre Giannotti⁵⁴, Riccio et Michel-Ange, que nous ne pouvons comprendre que dans le contexte de la Rome de cette époque.]

4.13.

« *En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles (les femmes légitimes), c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.* »

Le Mariage de Figaro, [V,7], p. 261.

4.14. Sur *Chantecler*, d'Edmond Rostand. Voir l'Appendice de la Notice.

4.15.

*Ped. — V. Die Geschichte vom Streite des Mannes mit der gelehrten Frau über die Vorzüge der Geschlechter*⁵⁵.

*1001 nuits de Greve*⁵⁶

T. VI. p. 181 et sqs.

4.16.

Ped. —

« *... comme de Monsieur, frère du roi*⁵⁷, dont Mme de Lafayette dit avec une si éloquente discrétion que "le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde".

⁵⁴ Secrétaire des Dix de Florence de 1527 à 1530, Donato Giannotti (1492-1573) a été l'ami de Michel-Ange.

⁵⁵ L'histoire de la dispute d'un homme avec une femme savante au sujet des qualités des sexes.

⁵⁶ Il s'agit probablement d'une référence des *Mille et une nuits* procurée à Gide par Felix Paul Greve, son traducteur allemand de 1905 à 1909, et traducteur d'Oscar Wilde. Pour leur rencontre, voir Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, pp. 445-9.

⁵⁷ Monsieur est le second fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1640-1701), que Saint-Simon présente comme « un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets et de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée devant, noire et poudrée et des rubans partout où il pouvait mettre, plein de

*Histoire d'Henriette d'Angleterre***4.17.**

*Défense d'O.[scar] W.[ilde] par Paul Adam, dans la Revue blanche du 15 mai 1895*⁵⁸.

4.18. Citation avec la suscription : « Polyg[amie] ».

« *After a time, the thought of Mary recurred to me. I was distressed to find that, in the very height of my love for Theresa, my love for Mary continued unabated. Had it been otherwise, had my affection for Mary grown dim, I should not have been so much perplexed, but it did not. It may be ignominious to confess it, but so it was ; I simply record the fact.* »
Autob. de M. Rutherford⁵⁹, p. 244.

[« Au bout d'un moment, mes pensées de Marie sont revenues. J'étais bouleversé de constater, au comble de mon amour pour Thérèse, que mon amour pour Marie persistait sans s'apaiser. Si ça avait été différent, si mon affection pour Marie s'était affaiblie, je n'aurais pas été aussi perplexe, mais ce n'était pas le cas. C'est peut-être ignominieux de l'avouer, mais c'était ainsi ; je ne fais qu'enregistrer le fait. »]

4.19.

*On trouve sur la Knabenliebe*⁶⁰ *un recueil de renseignements dans le Charikles de Becker*⁶¹ — *Zweiter Excursus zur fünften scène* [sic].

sortes de parfums et en toutes choses la propreté même ». De fait, on le connaît occupé uniquement d'amitiés masculines.

⁵⁸ En 1895, après la condamnation d'Oscar Wilde, Stuart Merrill sollicite les signatures des grands noms de la littérature française pour une pétition adressée à la reine Victoria en faveur de l'écrivain irlandais. Paul Adam est un des rares à apporter sa signature, avec Octave Mirbeau, Henry Bauër, Paul Adam et Hugues Rebell. Faute de signatures prestigieuses (Émile Zola, Alphonse Daudet, les frères Goncourt, etc. s'étant récusés) la pétition ne parviendra jamais à Londres.

⁵⁹ Mark Rutherford (pseudonyme de William Hale White, 1831-1913), est un romancier anglais auteur de l'*Autobiographie de Mark Rutherford* (1881), roman publié anonymement, que Gide cite en particulier dans son *Dostoïevsky*.

⁶⁰ Inversion sexuelle, pédérastie.

⁶¹ Wilhelm Adolph Becker, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte. Zur genaueren Kenntnis des griechischen Privatlebens* [Chariclès. Images des mœurs de la Grèce ancienne. Pour une connaissance plus précise de la vie privée grecque], 2 vol., Leipzig, Fleischer 1840. Chariclès est un amiral athénien du V^e siècle av. J.-C., qui commanda une flotte en 413 (Guerre du Péloponèse), fut un des Trente Tyrans après la prise de sa patrie (404), jouissant d'une grande influence, mais qui meurt assassiné en 403.

5. Statistiques

Dans son dossier préparatoire en vue de *Corydon*, Gide accumule les statistiques concernant la population, manifestement préoccupé par le problème de la reproduction, connexe de celui de l'homosexualité, et surtout voulant voir dans la disproportion des nombres des sexes une justification de l'homosexualité (cf. Deuxième Dialogue, 5 et 7).

5.1.

« *Les hommes sont plus nombreux que les femmes à la naissance et jusqu'à la nubilité. À cet âge l'égalité tend à s'établir par suite de la mortalité masculine plus grande. Puis bientôt la supériorité + proportion du sexe féminin l'emporte ; en sorte que si l'on prend une population au dessus de 19 ans accomplis (20 ans) (en France, recensement de 1911, dernier paru)*

Hommes 12.120.000

Femmes 12.944.000

Soit une supériorité féminine de 824.000.

Au dessous de 15 ans on avait :

Hommes 6.458.000

Femmes 4.972.000

Soit une supériorité masculine de 1.486.000.

Il est à remarquer que l'âge du mariage étant plus élevé pour l'homme que pour la femme cette disproportion se trouve sensiblement accrue :

Hommes entre 30 et 55 ans = 6.141.260

Femmes entre 20 et 45 ans = 7.063.644

Soit supériorité féminine = 922.384

ou, pour 1000 : 458 mâles pour 542 fem.

moyenne des naissances de 1901 à 1910

mâles = 412 000

fem. = 395 000

soit excédent mâle de 17 000

5.2.

Corydon suite

Statistique du Royaume Britannique

(2 avril 1911)

0 à 4 ans = 2.425.054 mâles pour

2.397.778 fem.

population de tout âge =
 21 946 495 mâles
 23 275 120 fem.

la proportion est donc renversée (à partir de la puberté).

5.3.

Möbius estime que les embryons d'huîtres, ne parviennent à l'état adulte que dans la proportion d'un sur un million.

V. Thomson (*study of animal life*, p. 43).

5.4.

Neo Malthus.

« Il résulte des chiffres fournis par les d^{rs} Stark, Bertillon et quelques autres, que la criminalité et la mortalité, au-delà de l'âge de 22 ans, sont moindres chez les hommes mariés que chez les célibataires » — Cause pris pour effet. Ne serait-il pas plus juste de constater que ceux occupés par de fâcheux instincts, que les faibles et les dégénérés, se marient moins que les autres ? — puis, qu'entend-on par « célibat » ? Cela veut dire simplement que les « relations » qu'ils peuvent avoir ne sont point « légitimes » ; cela n'implique pas qu'ils n'aient point de « relation ». —

« Pour les femmes, les chiffres sont un peu différents. De 20 à 25 ans, pour 100 femmes célibataires, il meurt en France 119 femmes mariées. » Ah ! ah ! voilà qui est plus important. Cela voudrait dire, si je raisonne bien, que la continence est moins préjudiciable au sexe faible qu'au fort — au contraire de ce qu'on nous voulait faire accroire⁶². Je m'en doutais. Une péd bien tempérée ne serait donc pas si préjudiciable qu'on veut bien le dire, au « beau sexe », l'homme ayant plus que la femme, à dépenser.

6. Sur Verlaine

On sait que Gide ouvre en quelque sorte sa carrière littéraire par une visite à Verlaine, à l'hôpital Broussais, en janvier 1890 (voir *Journal*, I, p. 113). En juillet 1890, Pierre Louÿs est placé près d'Edmond Lepelletier⁶³, ami d'enfance de Verlaine et son futur premier biographe, lors du

⁶² Bien entendu, ce n'est nullement ici affaire de continence, mais bien de mortalité des jeunes femmes liée à l'enfantement ou aux tentatives d'avortement.

⁶³ Edmond-Adolphe Lepelletier de Bouhélier (1846-1913), avocat, poète et journaliste, collaborateur à *La Réforme*, *Le Bien public*, *Les Droits de l'homme*, *Le Rappel*, *La Marseillaise*, *Le Mot d'ordre*, *Le Radical*, *L'Estafette*, *L'Écho de Paris*, etc. Il est aussi romancier.

banquet Dierx ⁶⁴. Dans sa conférence prononcée au théâtre du Vieux-Colombier, sur « Verlaine et Mallarmé », le 22 novembre 1911, Gide cite à trois reprises le nom d'Edmond Lepelletier à propos de sa biographie : *Paul Verlaine : sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1907, « à laquelle il nous faut sans cesse nous reporter ⁶⁵ ».

Cependant, dans ses notes autographes en vue de *Corydon*, Gide garde la copie d'une réflexion sur cette biographie écrite dans une lettre (mais à qui ?), datée de « juin 1907 », qu'il n'a apparemment jamais publiée. Ces cinq folios manuscrits sont tout orientés par la protestation contre la manière dont Lepelletier entend préserver Verlaine de toute accusation d'homosexualité, pour sauvegarder son honneur.

Oui, le livre de Lepelletier est intéressant — plus même que je ne croyais. Je n'ai pu cependant le lire sans, parfois, une irritation assez vive — principalement, comme tu peux penser, lorsqu'il s'y agit de Rimbaud ou de Letinois. Je reconnais que, sur cette question, je suis assez mauvais juge ; il faudrait pouvoir me plier à un point de vue qui peut être celui du plus grand nombre, mais me donne à moi le torticolis : considérer Verlaine comme déshonoré si ses amours avec Rimbaud, Lucien Letinois ⁶⁶ ou d'autres ont été plus que simplement platoniques. Si le défenseur de Verlaine ne cherche point tant la vérité que ce qui, dans les faits ou les écrits, peut l'aider à louer son homme, sans doute il a raison puisqu'il s'agit d'abord d'honorer et de faire honorer, et qu'il paraît qu'un peu trop de chaleur sur ce point y nuirait (pendant longtemps, de même, pour ne pas blasphémer contre Gæthe, il fallait habiller son sentiment pour Mme de Stein, tout en blanc) — mais, entre nous... :

Parce qu'on a parlé (et pour de tout autres motifs) de la « légende »

⁶⁴ Voir *Correspondances à trois voix*, 2004, pp. 261-2.

⁶⁵ *Essais critiques*, 1999, p. 511.

⁶⁶ À Rethel, où il enseigne le français, l'anglais, l'histoire et la géographie, Verlaine noue en 1878, avec un de ses élèves, Lucien Letinois, 18 ans, une amitié équivoque. Le 4 septembre 1879, il est renvoyé de Notre-Dame de Rethel et part aussitôt pour Londres avec Lucien Letinois, qui trouve un poste de professeur à Stickney, où avait enseigné Verlaine, tandis que lui enseigne à Lymington, près de Southampton et de l'île de Wight. À Noël, ils se retrouvent à Londres mais, à la suite d'une dispute, ils reviennent subitement en France. En l'automne 1881, il suit partout Lucien qui fait son service militaire comme artilleur. En avril 1883, Lucien Letinois meurt à vingt-trois ans d'une fièvre typhoïde. Le désespoir de Verlaine s'exprime dans une série de vingt-cinq poèmes à la mémoire de celui qu'il appelle son « fils adoptif », qui termine *Amour*.

de Baudelaire, y a-t-il vraiment lieu de parler de la « légende » de Verlaine ? — Sans doute, sans le retentissement du procès, des amis dévoués parleraient aujourd'hui de la « légende » d'Oscar Wilde — comme on parlera sans doute plus tard, s'il en vaut la peine, de la « légende » de ***. Ces phrases « impuretés exceptionnelles, qui n'existaient que dans son imagination » etc (Lepelletier) quand il s'agit de sauver un littérateur, peuvent aisément servir. Puis on ajoute, pour se mettre du bon côté : « Les pharisiens, les sots, les méchants, pourront commenter avec malveillance cette attraction que toute sa vie Verlaine éprouve pour des amis d'élection (p.33). » Pour moi qui fais ici le « sot » sans malveillance, je me permets de penser que, lorsque, au seuil de cette biographie, Lepelletier écrit : « S'est-il borné à la théorie, ou bien a-t-il succombé au désir de la pratique ? j'affirme l'ignorer » — il fait preuve de plus de prudence que lorsqu'il affirme sitôt après, « la parfaite innocence de ses affections masculines ». (« Il ne m'a jamais fait d'aveu formel », ajoutait-il, comme naïvement.)

Au sujet, spécialement, des « rapports » entre Verlaine et Rimbaud, je constate qu'il n'y a là, citées, en plus des dépositions des intéressés, que les lettres à cet excellent Lepelletier que Verlaine devait savoir ou sentir incompréhensif sur ce point, généreusement imperspicace, et qu'il n'aurait probablement pas été choisi comme confident s'il avait eu quelque chose à dire, et s'il avait éprouvé le besoin de parler.

Vais-je affirmer pour cela qu'il y a eu quelque chose? — Eh ! parbleu non ! Mais c'est précisément pour cela que je m'irrite lorsque lui, Lepelletier, affirme qu'il n'y a rien eu. Je me permets simplement de remarquer que, maintes fois, ensuite, Verlaine a donné prise à de semblables imputations, alors que cette affaire, telle que la peint Lepelletier, eût dû singulièrement l'échauder — que Rimbaud, de 10 ans plus jeune que Verlaine, n'avait que 16 ans au moment où Verlaine l'appela à Paris⁶⁷, qu'il était, sinon précisément très beau, du moins furieusement provoquant, despote, autoritaire... et, sans aller si loin que Gourmont

⁶⁷ Rimbaud, né le 20 octobre 1854, n'a pas dix-sept ans en effet lorsqu'il s'évade vers Paris en septembre 1871, appelé par Verlaine après sa lecture de ses premiers poèmes qu'il lui a envoyés de Charleville. Ils visitent ensemble Paris, traînent les cafés, et fréquentent le cercle des poètes Zutiques qui se réunit à l'Hôtel des Etrangers, boulevard Saint-Michel. Malgré leur largeur d'esprit, ces jeunes poètes (dont Mallarmé) sont scandalisés par la violence et l'attitude grossière de Rimbaud.

dans l'immonde portrait qu'il en fait, je ne puis écarter de moi la pensée qu'il se fit un amusant devoir *d'enlever* Verlaine à sa femme, à la vie domestique, et que pour dominer ce grand enfant, tous les moyens lui étaient bons ? (1)

(1) Lepelletier cite un peu trop victorieusement les vers :

« on ripostait par le courage
La joie et les pommes de terre »

et escamote un peu trop volontiers les vers de « *Laeti et errabundi* »⁶⁸ ayant trait à cette amitié :

« Car les passions satisfaites
Insolemment outre mesure
Mettaient dans nos têtes des fêtes
Et dans nos sens, que tout rassure,

Tout, la jeunesse, l'amitié,
Et nos cœurs, ah ! que dégagés
Des femmes prises en pitié
Et du dernier des préjugés,

Laissant la crainte de l'orgie
Et le scrupule au bon ermite,
Puisque, quand la borne est franchie,
Ponsard ne veut plus de limite. et tant d'autres.

Cela ne prouve rien, je sais — non plus que d'appeler Rimbaud son « grand péché radieux » — mais ça ne prouve pourtant pas le contraire.

Car je crois juste de dire que Rimbaud, d'une « originalité » de tempérament plus intransigeante que celle de Verlaine, a servi à celui-ci de « mauvais génie » conducteur — à peu près au même titre que Douglas auprès de Wilde — et que, pour Verlaine comme pour Wilde, il y eut, après une très grande exaltation intellectuelle à la suite de ce plus ou moins amoureux entraînement, un essai de reprise de soi, — puis passablement de laisser-aller.

Quant à des phrases comme celle-ci, écrites pour fonder la « légende » « je me rappelle que ce pauvre Verlaine a eu toute sa vie remplie par un immense amour féminin, un seul, et quel amour ! » — lors même qu'il n'y aurait pas là grosse exagération, nous savons de reste ce que

⁶⁸ Poème de Verlaine publié dans *Parallèlement*, écrit en 1887, quand une fausse nouvelle de la mort de Rimbaud parvient à Verlaine.

cela prouve.

De la fugue de Verlaine en février 75, sitôt après sa sortie de prison, pour retrouver Rimbaud alors précepteur à Stuttgart ⁶⁹, dans ce livre si bien documenté, (mais dans un seul sens) il n'est même pas question.

Quant à « l'examen médical » que propose Verlaine, je trouve cela répugnant et bouffon. Qu'est-ce que cela prouve ? — Rien. Ce finaud de Verlaine ne le savait-il pas ? Lepelletier lui-même en convient (p. 350) après toutefois y avoir vu la preuve d'abord de l'innocence des rapports (p. 28), ou tout au moins (p. 35) de « la bonne foi » de Verlaine. Peut-être, hélas ! y faut-il voir l'abus cynique de cette « légende » qui fait dans l'esprit de beaucoup, de chaque péd. un enc.... (Monstrueux ! Et l'on s'étonne, après cela, que Krupp et Macdonald se tuent ⁷⁰ !)

Admirable, l'assurance avec laquelle Lepelletier, pour abriter Verlaine et Rimbaud, vient citer « Achille et Patrocle » (sans souci des vers « à conviction » conservés de la pièce d'Eschyle) — « Nissus et Euryale » (pourquoi pas tout de suite Alexis et Corydon) et jusqu'à « l'héroïque légion thébaine ». Je n'ai pas sous la main Xénophon ni Plutarque-Amyot, mais dans les *Vies* de la traduction Pierron, à l'article Pélopidas (puisque la vie d'Épaminondas ne nous est hélas pas parvenue) je lis les deux admirables pages que tu connais évidemment, suffisamment édifiantes sur le « bataillon sacré » des Thébains ⁷¹. Libre à Lepelletier d'entendre cela comme il veut ; — puis ouvrant au hasard, et pourtant avec confiance, l'austère dictionnaire des biographies à l'article Épaminondas, je lis : « ... conte ridicule sur la femme d'Épaminondas, qu'on sait par d'autres auteurs plus croyables ne s'être jamais marié. » Et ici, relégué en note : « Il nous paraît même malheureusement (sic) trop certain qu'Épaminondas (qu'on a représenté dans l'article comme un admirable exemple et comme un parangon de toutes les vertus) était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs et surtout les Béo-

⁶⁹ Verlaine, sorti de prison le 16 janvier 1875, se rend avec sa mère à Fampod (Pas-de-Calais) chez son oncle maternel, puis, après une tentative de réconciliation avec Mathilde, part pour Stuttgart rejoindre Rimbaud qui y est précepteur et qui lui fait, en deux jours et demi, « renier son Dieu ». C'est au cours de cette dernière rencontre que Rimbaud lui confie le manuscrit des *Illuminations*.

⁷⁰ En 1902, Alfred Fritz Krupp, accusé d'entretenir des jeunes gens dans sa villa de Capri, est poussé au suicide. En mars 1903, c'est le général britannique Mac Donald qui se suicide pour avoir été surpris dans une situation compromettante avec des soldats cinghalais.

⁷¹ Voir *supra*, note 29.

tiens et les Lacédémoniens n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aima deux jeunes gens Agapis et Zephiodore, que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinoé et fut enterré près de lui... »

Admirable l'inconscience avec laquelle écrit Lepelletier : « Ne pouvant, comme l'empereur Hadrien, élever un mausolée de pierre (!) à cet Antinoüs ⁷² ardennais (Lucien Létinois) Verlaine a construit dans Amour un monument lyrique qui paraît indestructible. Ce campagnard a conquis la grande illustration et le voilà compagnon d'immortalité de Bathylle ⁷³ et de Corydon. » Mais sans doute Lepelletier, qui n'est ni « pharisien », ni « sot », ni « méchant », me laisse seul croire qu'Antinoüs, Bathylle et Corydon, ne furent pas de pures figures de missels.

Au reste, spécialement pour Lucien Létinois, je ne pense pas moi-même qu'il se soit rien passé... mais je prétends que, sans homosexualité dans le tempérament de Verlaine, cet amour ne se serait pas déclaré.

T'étonnerais-je beaucoup si de pareilles lectures m'enfoncent dans ma résolution de rendre dès à présent, par mes écrits, la mascarade posthume impossible ⁷⁴.

Juin 1907.

[verso] *Note sur Verlaine*

(à propos du livre de Lepelletier)

pourrait être mise telle quelle en appendice à Corydon.

Par contre la note sur Bazalgette Whitman est très médiocre et devrait être complètement remaniée.

7. Imprimés

7.1. Ère Nouvelle, février-mars 1906 : « Qu'avons-nous à apprendre

⁷² Antinoüs, jeune homme originaire de Bithynie, fut l'amant de l'empereur Hadrien. Il a été représenté par de nombreuses sculptures, et sa vie est racontée dans les *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar.

⁷³ Bathylle, jeune homme de Samos, remarquable par sa beauté, aimé de Polycrate de Samos, qui lui éleva une statue, et d'Anacréon, qui le chanta dans ses vers (*Odes*, XXIX, « Sur le jeune Bathylle » : «[...] Que son cou d'ivoire soit blanc comme celui d'Adonis ! Qu'il ait la poitrine et les mains de Mercure, les cuisses de Pollux et le ventre de Bacchus ; au-dessus de sa cuisse délicate, de sa cuisse brûlante, peins-nous sa naïve puberté appelant déjà la reine de Paphos. [...] »).

⁷⁴ Il s'agit bien entendu de l'annonce à son correspondant de son projet de *Corydon*.

en fait de science sexuelle ? »

Il n'est rien d'étonnant à ce que la puissance théologique qui, pendant des siècles, a gouverné le monde et qui jadis désigna « la connaissance du bien et du mal » comme la source de tous les maux du genre humain, il n'est rien d'étonnant, dis-je, à ce que la puissance théologique ait proposé l'ignorance comme une vertu. L'église cependant a été forcée de s'incliner quelque peu devant la science progressant et on a même vu un archevêque exprimer sa croyance en l'évolution.

Il y a cependant un côté de la vie où la connaissance est encore considérée comme néfaste et, à l'heure actuelle, on loue spécialement la jeune fille ou la femme ignorante des choses sexuelles, son état d'âme étant décrit par le qualificatif innocent. [...]

Quoi qu'il en soit, il y a une génération à peu près, dans mon pays, en Amérique, un mouvement se produisit, réclamant quelques éclaircissements sur ce sujet défendu [= étude de l'homme]. De là s'ensuivit la publication d'un certain nombre d'ouvrages destinés à rendre accessible au public la physiologie sexuelle. Mais les auteurs de ces livres crurent nécessaire de conserver intact le dogme théologique que le sexe est une invention diabolique dont on ne peut être purifié que par la bénédiction d'un prêtre, prononcée sur un couple ne devant utiliser leur capacité sexuelle que dans le but de la propagation de l'espèce. On laissait de côté tous les faits pouvant porter ombrage, par exemple le nombre réel pour cent ou pour mille de gens mariés pouvant et désirant employer uniquement leurs facultés sexuelles dans un but de reproduction. [...]

... Or, ce qu'il nous faut ce sont des livres qui discutent tous les faits sexuels aussi explicitement et aussi complètement que possible, qui répondent par exemple à des questions comme celles qui suivent :

Chez combien d'enfants pour cent se développent les sentiments et l'activité sexuels : I avant l'âge de sept ans, II entre sept et quatorze ans ? Quel est le degré de mentalité de ces enfants ? Comment doit-on considérer cette activité ? À quels moyens physiques ou émotionnels ont recours la majorité des célibataires hommes et femmes pour remplacer l'exercice naturel des facultés sexuelles ? Et on doit pouvoir trouver facilement la réponse à ces faits puisque le système puritain d'éducation sexuelle nous a à peu près forcés tous, durant la plus grande partie de notre jeunesse, à découvrir des formes d'expression sexuelle autre que les formes toutes naturelles.

Quelle est la proportion d'hommes réellement satisfaits des services des prostituées louées ? Quelle est la proportion des femmes célibataires

souffrant de façon si évidente de leur état de virginité (sans parler de la tension des nerfs due au célibat) jusqu'à être empêchées de travailler au moins un jour par mois ? Quelles sont les crises nerveuses observables dans les êtres humains et leur rapport avec la vie sexuelle ? Quelle est la proportion de couples mariés sexuellement bien assortis ? — Combien de femmes restent passionnément insensibles après le mariage ? Pourquoi ? Quel en est l'effet sur leur santé ? Au cours de certaines conversations qui eurent lieu dans l'ouest américain, contrée où l'on parle librement, et dans des groupes d'hommes mariés, un grand nombre de ceux-ci répondirent à la question « combien souvent », par « chaque soir ». L'un dit « plusieurs fois chaque nuit ». Un autre répondit « un fois par mois ». Nous désirons savoir quel effet a sur le bonheur des « chaque soir » leur mariage monogame avec des « une fois par mois ».

[...]

Les personnes à la fois mentalement et physiquement vigoureuses voient se développer le sentiment sexuel, à un degré plus ou moins important, de très bonne heure dans la vie, peut-être habituellement pas plus tard que sept ans. [...]

Les manifestations sexuelles sont naturelles chez les enfants lorsqu'elles se produisent naturellement et ne sont pas l'œuvre précoce de nourrices vicieuses, elles ne portent pas préjudice à la santé quand il y a parallèlement exercice sain en quantité. Leur excès dans les enfants très nerveux est un symptôme et non une cause de nervosité. Il est absolument antiscientifique d'appeler « vice solitaire » l'activité nerveuse sexuelle, c'est une cruauté gratuite de dire à un enfant ou à un adulte que cette habitude est vile et mauvaise ; c'est aller à l'encontre du but. On doit donner à l'enfant assez de connaissance pour qu'il comprenne qu'une telle habitude peut devenir égoïste et, spécialement, dans le cas de jeunes garçons, épuisante ; on doit aussi l'encourager à se modérer. Cette pratique est continuée dans la vie d'adulte comme un moyen de soulager les nerfs sexuels altérés des célibataires — puisque la vie sexuelle normale leur est niée par nos lois sociales puritaines. Tous ces phénomènes sexuels sont observables chez les animaux domestiques de nature nerveuse et ne paraissent pas accroître leur nervosité, ce qui aurait infailliblement lieu si les animaux étaient infectés de nos idées de péché.

Le sentiment sexuel peut trouver divers dérivés émotionnels et lorsque les conditions sociales s'y prêtent, ces dérivés peuvent assez bien répondre au but proposé. L'exaltation religieuse joue ce rôle, surtout

parmi les femmes, bien que parfois il excite au lieu d'adoucir les nerfs. Certains hommes très sentimentaux sont dans leur jeunesse perpétuellement amoureux : peut-être cela tend-il au même but. Il est aussi des plus commun de voir des jeunes gens des deux sexes éprouver une affection romantique pour des personnes de leur propre sexe.

On ne peut considérer la prostitution que comme remplaçant simplement les relations sexuelles véritables. Les hommes raffinés et sensibles la méprisent, même quand aucune dégradation sociale ne s'ensuit pour eux. [...]

Il serait difficile d'estimer l'étendue et les résultats de l'ignorance des choses sexuelles parmi les femmes. Une femme élevée dans cette ignorance que les puritains appellent « vertu » a la plus grande difficulté à comprendre, même lorsque les faits lui sont intellectuellement présentés, que la société l'ait trompée sur un point aussi vital, se servant de ses sentiments sociaux les meilleurs, le respect et l'altruisme, pour la décevoir. [...]

J'espère que les personnes qui, comme moi, s'occupent de la question sexuelle pourront jeter quelque lueur sur les problèmes que j'ai soulevés. [...]

Dora Forster (Sex Radicalism)

7.2. Rubrique de la revue *Comædia*, avec la mention, de la main de Gide : « Polti [?]. *Comædia. Nuscum* [?] *des gens de théâtre* ».

IX. *ADOLESCENTS*, le malheur augmenta votre beauté : Balder⁷⁵, pâle soleil septentrional, Atys⁷⁶ tant pleuré de la puissante Cybèle (Quinault, etc.), Qaiaïp, son frère californien, Adonis⁷⁷ aux yeux de violettes,

⁷⁵ Dans la mythologie scandinave, Balder est le dieu de la bonté, de l'amour et de la lumière, renommé pour sa gentillesse, son éloquence et sa sagesse. Il connut une mort tragique, tué involontairement par son frère Hoder avec une fléchette que Loki lui avait donnée.

⁷⁶ Atys est un opéra composé par Jean-Baptiste Lully, créé en 1676, avec un livret de Quinault. Le mythe originel, rapporté par Ovide, présente Atys, jeune adolescent pur et beau, aimé par la déesse Cybèle, qui se réveille homme à côté de la nymphe Sangaride qu'il aime. Devant la fureur de Cybèle, et parce qu'il n'a pas su aimer la déesse d'un chaste amour, Atys s'émascule et meurt, puis est changé en pin. À la fin de l'acte V, Cybèle exprime sa douleur.

⁷⁷ Dans la mythologie grecque, Adonis est un dieu symbolisant la mort et le renouveau de la nature. Doué d'une grande beauté, il fut aimé d'Aphrodite, mais Perséphone s'éprit aussi de lui et le lui disputa. Zeus résolut cette dispute en ordonnant au jeune homme de passer un tiers de l'année avec Aphrodite, un tiers

et vous, éphèbes charmants, si loin de nos hideux homosexuels modernes : Hylas⁷⁸ à la source, Ampèle⁷⁹ victime du taureau et à jamais regretté par Bacchus ; Abdère, favori d'Hercule et dévoré par les cavales anthropophages que lui avait confiées le Vainqueur de Diomède⁸⁰ ; Hyacinthe⁸¹ et mille autres jusqu'à cet Antinoüs⁸² au front mélancolique : ne se noya-t-il pas afin de sauver, selon l'oracle, son amant l'empereur Hadrien ?

7.3. Grande coupure de presse sur le procès Harden, dit encore l'« affaire Eulenburg », qui eut lieu en Allemagne en 1907. Le journaliste Maximilien Harden avait révélé que, dans l'entourage immédiat de

avec Perséphone et le dernier avec la personne de son choix.

⁷⁸ Dans la mythologie grecque, Hylas, d'une grande beauté, est aimé d'Héraclès qui l'emmène dans l'expédition des Argonautes. À une escale, pendant qu'Héraclès part à la recherche de bois pour se fabriquer une nouvelle rame, Hylas est envoyé chercher de l'eau, mais à la fontaine, il est séduit par des Nymphes, émerveillées par sa beauté, puis se noie. Un des Argonautes, Polyphème, entend le cri d'Hylas, et avec Héraclès, recherche en vain Hylas. Hylas est aussi un personnage des *Nourritures terrestres*, où il chante notamment la « Ronde de la grenade ».

⁷⁹ Ampèle est un satyre, un des favoris de Bacchus qui le métamorphosa en vigne après sa mort.

⁸⁰ Il s'agit d'un épisode de la capture des cavales de Diomède, le huitième des travaux d'Hercule. Le roi Diomède, régnant sur une partie de la Thrace, possède quatre cavales qui se nourrissent de chair humaine. La mission d'Hercule consiste à s'emparer d'elles et à les dompter. C'est ce qu'il fait, conduit les quatre animaux au sommet d'un monticule où il les laisse sous la garde d'Abdère, puis, avec le reste de ses hommes, se précipite sur une digue qu'il rompt afin d'inonder la plaine et empêcher les poursuites. Revenu sur le monticule où il avait laissé les cavales, il constate que les cavales anthropophages, affolées par la montée des eaux, ont jeté Abdère à terre et l'ont dévoré. Accablé de douleur et en proie à une colère terrible, Hercule jette le roi au milieu des cavales encore affamées qui le dévorent à son tour.

⁸¹ Dans la mythologie grecque, Hyacinthe est un jeune homme d'une grande beauté, aimé d'Apollon et de Zéphyr. Il trouve la mort accidentellement, et de son sang naît une fleur.

⁸² Antinoüs, jeune homme originaire de Bithynie, est l'amant de l'empereur Hadrien. Le 30 septembre 130, il trouve la mort dans le Nil, dans des circonstances mystérieuses. Accident ? assassinat ? suicide dans l'espoir de prolonger la vie d'Hadrien ? Hadrien fut très affecté par la mort de son favori, et les Égyptiens divinèrent le jeune homme.

l'empereur Guillaume II, le prince Philipp zu Eulenburg, son conseiller et ami, et le commandant militaire de Berlin, le comte Kuno von Moltke, étaient homosexuels. Le procès déborde vite l'affaire de mœurs pour prendre une dimension politique, et Gide y fera allusion dans *Corydon*.

LE PROCÈS HARDEN

*L'effondrement du prince d'Eulenburg
Toutes les accusations de Harden étaient fondées
(De notre correspondant particulier)*

Berlin, 22 avril [1907].

Devant la première cour des échevins de Munich a commencé aujourd'hui, sous la présidence de président Mayer, le procès intenté par M. Harden contre le rédacteur Staedele, de la Neue Freie Volkszeitung, organe de la Ligue des paysans bavarois.

Cette feuille avait publié un article qui s'occupait des dépositions du prince d'Eulenburg lorsqu'il fut appelé comme témoin dans le procès Bülow-Brandt et Moltke-Harden.

Il ajoutait qu'il courait des bruits d'après lesquels Harden aurait touché une somme de 1 million de marks sous condition de ne plus faire de révélations contre le prince.

Harden apparut en personne, accompagné de son défenseur, le conseiller de justice Bernstein.

L'accusé Staedele déclare assumer la responsabilité de l'article incriminé, qui ne contiendrait pas un mot punissable. Il n'aurait parlé que d'une impression que des milliers de gens partagèrent.

Au début de l'affaire, Staedele était sympathique à Harden ; un revirement se produisit chez lui depuis la déposition sous serment du prince d'Eulenburg, déclarant qu'il n'avait jamais commis d'actes défendus par le paragraphe 175⁸³ et qu'il ne se reprochait aucune action mal-propre.

Harden n'ayant pas trouvé un seul mot pendant le procès pour mettre en doute ces déclarations, tout le monde avait été porté à croire, dit Staedele, qu'il ne possédait aucune preuve de ses allégations antérieures

⁸³ Le paragraphe 175 du code pénal allemand prévoit, depuis 1872, la prison et la perte des droits civiques en cas d'« actes contre nature » entre hommes. C'est contre ce paragraphe que Magnus Hirschfeld fonde à Berlin, en 1897, le Wissenschaftlich-humanitäre Komitee, ou WhK (Comité scientifique humanitaire), premier groupe socio-politique organisé pour lutter contre les discriminations à l'encontre des homosexuels.

ou bien qu'il avait touché la grosse somme.

Ni l'accusé, ni le plaignant ne se prêtent à un arrangement à l'amiable.

Bernstein déclare être satisfait de l'occasion qui s'offre à lui de démontrer que l'accusation portée par le journal bavarois est absolument inexacte et que Harden a agi dans toute cette affaire d'une façon correcte.

En ce qui concerne le prince d'Eulenburg, Bernstein ajoute :

« Il a voulu parler à tout prix dans le procès Bülow-Brandt, malgré la résistance du président. Du moment qu'il déposait sous la foi du serment, le prince d'Eulenburg était obligé de ne rien dissimuler ; cependant, ses dépositions ont été de nature qu'il était exempt de toutes faiblesses, même de celles que ne punit pas la loi.

Le prince d'Eulenburg, conclut Bernstein, a fait un faux serment, et nous allons le prouver. » (Grande émotion dans la salle). [...]

La cour prononce ensuite le huis clos. [...]

Un ancien batelier du lac de Scharnberg, nommé Riedel, fait une déposition écrasante contre le prince d'Eulenburg qu'il aurait connu en 1881. Après une masse de détails inutiles à rapporter, le président lui dit :

— Vous avez juré ; votre assurance nous empêche d'admettre qu'il s'agit ici d'un simple manque d'exactitude. Vous connaissez quelles peuvent être les conséquences pour vous de votre serment ?

Le témoin. — Oui, je les connais.

Le président. — Vous n'avez donc aucun doute, en ce qui concerne votre déposition ; si vous vous trouviez en présence du prince d'Eulenburg, vous répéteriez la même chose ?

Le témoin. — Oui.

Le président. — C'est non seulement le juge terrestre que vous avez à craindre, mais aussi le juge éternel qui n'a pas besoin d'examiner des preuves pour connaître la vérité.

Le témoin. — Je le sais bien !

Le président. — Fréquentez-vous l'église ?

Le témoin. — Oui.

Le président. — Vous pouvez rétracter votre déposition ; il est encore temps.

Le témoin. — J'ai dit la vérité.

L'avocat Bernstein (s'adressant au témoin). — Est-il vrai qu'après les événements que vous venez de raconter vous avez tutoyé le comte

d'Eulenburg ?

Le témoin. — *Oui, lorsque nous étions seuls.*

M^e Bernstein. — *Quel était le prénom du comte ?*

Le témoin. — *Philippe.*

Le président. — *Que vous a-t-il dit de sa situation ?*

Le témoin. — *Il m'a dit qu'il était conseiller de légation et homme de lettres ; il aurait quitté le service militaire parce qu'il ne pouvait s'habituer aux mauvais traitements qui sévissent dans l'armée allemande.*

Bernstein. — *Ne vous a-t-il pas raconté qu'il était marié ?*

Le témoin. — *Je m'en suis bien aperçu ; j'ai été chez lui ; il avait une masse d'enfants, 6 ou 7.*

Le président. — *M. Bernstein ne vous a-t-il pas dit vous pourriez être sévèrement puni à cause de vos relations avec le comte d'Eulenburg ?*

Le témoin. — *Certainement, mais il a ajouté que la poursuite de ces actes criminels n'était plus possible d'après la loi et qu'il y avait prescription.*

Cette déposition n'était pas décisive malgré la précision des détails, parce que le témoin était un repris de justice et qu'on pouvait l'accuser d'avoir dit sciemment le contraire de la vérité.

La déposition au contraire du second témoin a été accablante pour le prince d'Eulenburg. Le témoin Ernst, un pêcheur du lac, commence par nier énergiquement.

— Oui, dit-il, des bruits ont couru sur son compte et sur celui du prince d'Eulenburg, mais ces bruits étaient faux ; oui, il a été employé comme valet de chambre par le prince d'Eulenburg ; oui, il a reçu, non pas de lui, mais de la mère du prince, la somme de 12.000 marks, mais tout le reste, ce sont des calomnies.

Le président. — *Ce que vous nous dites est entièrement invraisemblable. Vous êtes pêcheur, et cependant vous avez été invité à Liebenberg ; vous avez servi au prince de valet de chambre, bien que rien dans votre passé ne vous qualifiât pour ces fonctions. Vous l'avez accompagné en voyage. Voyons, dites la vérité, pour décharger votre conscience.*

Le témoin hésite, et puis tout à coup, au milieu d'une émotion indicible et comme prenant son courage à deux mains :

— Eh bien, oui, dit-il, j'ai commis avec le prince d'Eulenburg des ignominies.

Ah ! le lamentable, l'horrible récit qui a suivi !...

Harden avait cause gagnée. L'ancien ami de l'empereur est démasqué et, pour toujours, s'est effondré ; le prince d'Eulenburg n'existe

plus, dans l'histoire allemande, que comme une tache ! [...]

7.4. Essai de Carl DIETZ : *Oscar Wilde*, extrait de *Preussische Jahrbücher*⁸⁴, Bd. CXXIV, n° 1, pp. 1-41 (envoi du 28. Mrz, s.d. [1920 ?]). Il s'agit d'un essai sur la vie et l'œuvre de Wilde, composé à partir de deux conférences prononcées en janvier 1905 devant la Société Littéraire de Brême. Cet essai se fonde en particulier sur les témoignages de Robert H. Sherard (*Oscar Wilde. The Story of a Unhappy Friendship*. London, Greening, 1905), et d'André Gide, qui se trouve nommé et cité à plusieurs reprises.

7.5. « Une étrange famille adoptive », *Lectures pour tous*, n.d. (16^e année [1914], n° 12). Photo commentée d'une chienne allaitant « sept chatons et trois petits cochons ». Elle vient non seulement alimenter l'intérêt de Gide pour les bizarreries de la nature, mais démontre que l'amour maternel n'est pas lié à la filiation, confortant sa théorie du bâtard.

7.6. Alexander BERKMAN, « Au-delà de l'amour féminin... », *Les Réfractaires*, sept.-oct. 1913, pp. 77-80. Il s'agit des confidences d'un médecin anglais condamné à seize ans de détention, montrant combien la vie en prison favorise l'homosexualité. En voici deux extraits :

[...] *Je désirais aimer quelque chose. Le besoin d'affection m'obsédait et cependant le désir de la femme cessait graduellement de me hanter. Lorsque je voyais ma femme, c'était comme si un ami cher me rendait visite ; mais je ne me sentais pas attiré sexuellement vers elle.*

Un jour, traversant le hall, je remarquai un jeune adolescent : il était au pénitencier depuis peu ; ses joues roses, sa physionomie douce et ses lèvres fraîches me rappelèrent une jeune fille que je fréquentai avant mon mariage. Par la suite, je me surpris fréquemment à penser à ce jeune homme. [...]

Je ne m'en rendais pas compte alors, mais je comprends maintenant que j'étais tout simplement amoureux de ce petit ; féroce, sauvagement amoureux. Cela se fit tout à fait graduellement. Pendant deux ans, je l'aimai sans qu'intervint la moindre arrière pensée sexuelle ; ce fut alors l'affection la plus pure de ma vie. Elle m'absorbait tout entier et je lui aurais sacrifié mon existence, si elle l'avait exigée. Mais, par degrés, toutes les expressions d'amour d'usage entre les sexes opposés se manifestèrent. Je me souviens de son premier baiser : c'était un matin, de bonne heure, les autres auxiliaires étaient dehors et j'avais couru jusqu'à sa cellule pour lui passer quelque friandise. Il passa les deux

⁸⁴ Revue mensuelle berlinoise, fondée en 1858, qui cesse de paraître en 1935.

mains par les barreaux, m'attira et pressa ses lèvres contre les miennes. Je vous assure, Alex, que je n'avais éprouvé de ma vie sensation aussi délicieuse. Cinq ans ont passé, mais chaque fois que j'y songe, mon être tressaille.

Cette caresse vint spontanément, je ne l'attendais pas : nos yeux se rencontrèrent, il semblait qu'un aimant nous attirait. Il me dit qu'il m'avait en grande affection. Dès lors, nous devînmes amoureux. J'arrivai à négliger mon travail et à risquer gros pour saisir l'occasion de le tenir dans mes bras et de l'embrasser. [...]

7.7. Coupures de presse concernant Walt Whitman. Il s'agit d'un dossier d'articles sur une controverse concernant l'homosexualité de Walt Whitman, les uns niant cette hypothèse ou affirmation, considérée comme non fondée et injurieuse pour le poète (Léon Balzagette, Stuart Merrill), d'autres l'affirmant et en donnant des indices ou des preuves (Apollinaire, Édouard Bertz, A. Lacassagne, Harrison Reeves).

— Guillaume Apollinaire, « Un témoin des funérailles de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-IV-1913, pp. 658-9.

[...] cet enterrement, qui fut une grande fête populaire. [...] Trois grandes fanfares en uniforme jouaient à tour de rôle. Tous ceux que Walt avait connus étaient là : les poètes, les savants, les journalistes de New-York, les hommes politiques venus de Washington, d'anciens soldats, des invalides du Nord et du Sud, les fermiers, les pêcheurs d'huitres de son canton natal, les stage drivers (cochers d'omnibus) de Broadway, des nègres, ses anciennes maîtresses et ses comarades (ce mot, qu'il croyait espagnol, lui servait à désigner les jeunes gens qu'il avait aimés dans sa vieillesse et il ne dissimulait point son goût pour la philopédie) [...].

Les pédérastes étaient venus en foule, et le plus entouré était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, célèbre pour sa beauté, Peter Connelly, un Irlandais conducteur de tramway à Washington d'abord et ensuite à Philadelphie, et que Whitman avait aimé par-dessus tout. [...]

Tout le monde fut énormément. Il y eut soixante pugilats et la police, qui intervint, arrêta cinquante personnes.

La fête dura de l'aube au couchant. [...]

— « Une Lettre de Stuart Merrill à propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 16-IV-1913, pp. 890-2.

J'ai lu avec ahurissement, dans le dernier numéro du Mercure, un compte rendu des funérailles de Walt Whitman que notre excellent ami

Guillaume Apollinaire aurait rédigé sous la dictée d'un soi-disant témoin de ces funérailles. [...]

On voudrait nous faire croire que Walt Whitman ne fréquentait que des ivrognes et des pédérastes. Or, il est de notoriété publique qu'il fut toujours d'une remarquable sobriété. [...] Quant à la philopédie qu'on lui a prêtée, avouons que certains de ses poèmes, réunis sous le titre général Calamus, peuvent prêter à équivoque, quoiqu'il n'y eut jamais d'équivoque dans la vie privée du poète. Aussi tous nos homoncules excités de Berlin, de Londres et de Paris l'ont-ils revendiqué comme un des leurs. [...]

La vérité, c'est que Walt Whitman avait, comme beaucoup d'Anglo-Saxons et de Germains, une conception un peu trop sentimentale de l'amitié, de ce qu'il appelait la camaraderie. [...] Celui qui a vu ces yeux merveilleux et émerveillés d'enfant sait que « le bon poète gris » était bien l'homme le plus normal du monde, qu'il était pur comme la nature elle-même, et qu'il répugnait de tout son être aux petites perversités des malades et des maniaques.

— Lettre de Benjamin de Casseres, « À propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-VI-1913, p. 671 : s'insurge contre le récit des orgies dont l'enterrement de Walt Whitman aurait été l'occasion, présenté par Apollinaire : « Rien ne fut plus solennel, plus beau et plus digne que l'enterrement du "Vieux Walt". »

— Édouard Bertz, « À propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-VII-1913, pp. 204-10. Bertz confirme « la relation des obscènes » de Walt Whitman faite par Apollinaire, et affirme clairement l'homosexualité de Whitman : « Car Whitman a aimé un grand nombre de jeunes hommes ». En outre, beaucoup de ses poèmes, « ses œuvres en prose, sa vie privée et les confidences de ceux qui l'ont connu nous en fournissent les preuves ». Et Gide traduit en marge une citation qui en est donnée : « Heures mornes et douloureuses ! (J'ai honte — mais que faire à cela ? — je suis ainsi :) / Heures de mon tourment — Se peut-il que d'autres hommes aient connu le même, issu des mêmes émotions ? »

— « Une lettre de M. Édouard Bertz à propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-X-1913, pp. 654-5 :

Mais il est des aveux confidentiels faits par des hommes entièrement dignes de créance, existant encore, qui, au temps de leur jeunesse, ont été en relations homosexuelles avec lui.

Et il invoque les témoignages de A. Lacassagne, *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et patho-*

logique (15 juin 1913), ainsi que de W. C. Rivers.

— Léon Balzagette, « Les petits-fils de l'honorable James Harlan », *L'Effort libre*, nov. 1913, pp. 113-8. La chronique s'élève contre les thèses de W. C. Rivers, *Walt Whitman's Anomaly* :

[...] *j'en suis encore à m'émerveiller que l'on puisse offrir publiquement de telles sottises, sous couvert de la science [...].*

— Stuart Merrill, « La question Walt Whitman », *Mercure de France*, 16-XI-1913, pp. 329-36. Proteste contre « *les prétendus témoignages invoqués par MM. Harrison Reeves et Édouard Bertz comme preuves de la sodomie du grand poète américain* ». Il met aussi en cause le témoignage de Guillaume Apollinaire concernant les funérailles de Whitman.

— Guillaume Apollinaire, « Mon petit article à propos de Walt Whitman... », *Mercure de France*, 16-XII-1913, pp. 864-5.

Mon petit article à propos de Walt Whitman a causé une émotion à laquelle je ne m'attendais pas. J'ai rapporté le détail des funérailles tel qu'il m'a été raconté en présence d'un jeune poète de talent, M. Blaise Cendrars. Je n'y ai rien ajouté et rien retranché. Je croyais qu'il s'agissait de faits indiscutablement connus en Amérique. Du moment qu'on les conteste, je regrette vivement de les avoir mis en question. Ne pouvant livrer un nom qu'il ne m'appartient pas de donner, je prie qu'on efface l'anecdote que j'ai racontée. [...]

Néanmoins, il me semble que M. Stuart Merrill fait dans sa réfutation définitive d'étranges confusions. C'est ainsi qu'il confond l'unisexualité avec la débauche la plus crapuleuse. Tandis qu'elle n'est rien moins que cela. Un grand nombre des unisexuels que j'ai connus étaient des gens chastes et bornaient leurs plaisirs à ceux de l'amitié.

D'autre part, l'esprit sinon la lettre de l'article écrit par M. Merrill tendrait à faire croire que l'unisexualité est exceptionnelle. Il n'en est rien cependant, pas même en Amérique. [...]

M. Stuart Merrill [...] ne pourrait pas imposer son opinion à la foule des savants, des médecins, des écrivains, américains ou non, qui, tous admirateurs de Whitman autant que M. Merrill lui-même, tiennent cependant Whitman pour un unisexuel. Ce qui a été publié sur ce sujet dans le monde entier formerait déjà une petite bibliothèque. [...] On sait le rôle patriotique que les fraternités, dont on ne conteste pas, je pense, le caractère unisexuel, ont joué en Grèce et en Allemagne.

— Lettre de M. Édouard Bertz « À propos de Walt Whitman » : *Mercure de France*, 1-I-1914, pp. 222-3. À l'encontre de l'article de Stuart Merrill, qui « *n'a lu aucun de cinq ouvrages où, au jugement des*

gens compétents, cette inversion est prouvée », et « *pour repousser une inculpation offensante* ».

— Lettre d'Albert Schinz, « À propos de Walt Whitman », *Mercur de France*, I-II-1914, pp. 669-71. A. Schinz se prévaut de sa connaissance des États-Unis et du témoignage d'une personnalité qui « *tenait un des cordons du poêle* » pour démentir les récits « *des orgies dont les funérailles de Whitman auraient été l'occasion* », tout en écartant la question de l'homosexualité en insistant sur la distinction entre l'œuvre et la vie.

7.8. « L'île sainte d'Isis : Les Inscriptions de Philae », *Mercur de France*, 1-I-1914, pp. 103-6. Partie de l'article concernant les proscrynes (formules d'offrande) des monuments de Philæ. Concerne en particulier Ptolémée Autèle, dit le nouveau Dionysos, à cause de ses débauches, de sa passion pour la flûte, et de son goût de s'habiller en femme. Exemple d'inscription : « Strouthion le cinède est venu avec Nicolas. » Le titre de cinède vient de leur danse consistant « *à remuer avec une vivacité extrême les parties inférieures du corps, de manière à imiter les mouvements des hochequeues* ». Le nom de Strouthion (= moineau) fait allusion « *à la profession singulière de ce comédien et exprime le caractère tout particulier de la danse à laquelle il se livrait* ».

7.9. Henry Bernstein, « Le roman interpsychologique : Un auteur fameux par ses succès au théâtre débute ici dans la critique littéraire », *Le Matin*, 24 juin 1910, compte rendu du roman de Binet-Valmer : *Lucien*, dont le héros éponyme « *est un inverti [...] un monstre, [...] esclave de sa pitoyable impulsion* ».

7.10. Échos concernant des affaires d'homosexualité : 6 coupures de presse :

— « Affaire de mœurs », *Le Temps*, 25 septembre 1910 : un notaire accusé d'homosexualité.

— « Allemagne », *Le Temps*, 20 août 1908 : un juge arrêté « *sous l'inculpation d'homéosexualité* ».

— « Mystérieux enlèvement », *Débats*, 3 déc. 1917 : un jeune homme enlève un garçon de quinze ans, puis son frère cadet.

— « Les témoignages d'enfants », 29 mars 1909 : témoignages mensongers de deux enfants accusant à tort un homme d'attentat à la pudeur.

— « Un consul homosexuel », le consul général de Turquie à Hambourg, accusé « *de délits touchant au paragraphe 179 (homosexualité)* », disparaît.

— « Le scandale de mœurs de Kiel. Quatre condamnations », *Le Matin*, 23 oct. 1913 : « *Quatorze personnes appartenant toutes à la bonne société avaient été arrêtées pour avoir commis des délits relevant du paragraphe 175 du code pénal — mœurs contre nature* ».

7.11. L'affaire Renard. C'est un procès qui intéresse vivement Gide : un maître d'hôtel est accusé d'avoir assassiné son maître, M. Rémy. Il n'existe aucune preuve, mais comme l'homme est homosexuel, on l'estime coupable, et il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Gide découpe, dans *Le Journal* du 9 février 1909, cette opinion symptomatique :

— *C'est qu'à la vérité, dit M. l'avocat général Rambaud, l'amour unisexuel ne pervertit pas uniquement les sens, il influe dans d'énormes proportions sur le moral. Si l'on pouvait donner une devise à cet amour immonde, il faudrait réunir les deux mots égoïsme et cruauté. Or, Renard, l'hypocrite, l'homme qui n'eût pas manqué une messe, qui faisait partie de la confrérie du Sacré-Cœur de Chaillot et conseillait au jeune Raingo de ne pas oublier chaque soir de faire sa prière, était, il a dû le reconnaître, un unisexuel invétéré. Si ce n'est pas la cupidité qui a armé son bras, la jalousie et la passion étaient suffisantes pour le pousser au crime !*

À cette coupure de presse, Gide ajoute ces citations et réflexions manuscrites :

Celui qui — est capable de tout (v. citation admirable de Malthus).

Expliquer pourquoi cela est malheureusement en partie vrai. Rien n'invite davantage à se mettre hors la loi.

« Cette estime (de Mme Rémy pour Renard) était telle que ce ne fut que longtemps après le crime, que Mme Rémy, ayant enfin surpris le secret des relations existant entre le maître d'hôtel et son neveu, le jeune Raingo qu'elle aime comme un fils, crut enfin à la culpabilité de Renard. »

Crime de la rue de la Pépinière, Le Temps, 9 février [1909]

7.12. « Morale d'un procès », *Le Matin*, 7 août 1909.

La condamnation définitive et irrémédiable de Renard, qui devra prendre sous peu le chemin du bagne, appelle un bref commentaire — tout au moins une remarque.

Depuis de longues années, aucun accusé n'avait eu autant de doute en sa faveur que Renard [...]. Cependant le jury de Versailles condamna, lui aussi, sans pitié. [...]

Pourquoi ? Parce qu'il a été prouvé que Renard, même en admettant

qu'il n'eût pas tué, était un monstre odieux et répugnant. Parce qu'il y avait dans la foule cette impression que Renard, même innocent du meurtre de M. Remy, ne déparerait pas la collection d'individus que la société rejette de son sein pour l'envoyer en Guyane.

Cela est profondément intéressant à observer et à souligner. Cet état d'âme différencie à son honneur la France d'autres pays. Point n'est besoin d'aller très loin par delà les frontières pour trouver des personnages ayant les mœurs de Renard qui arrivent au plus haut degré de la hiérarchie sociale et politique. En France, nous avons une autre compréhension de ce qui est la dignité et le devoir de l'homme. Il y a des abjections qui révoltent tout ce que ce pays compte de sain. [...]

7.13. Lucien Descaves, « Invertis et pervers », *Le Journal*, 2 mars 1910 :

[...] catégories de détraqués dont le nombre augmente tous les jours et qui deviennent de plus en plus dangereux.

À l'une de ces catégories appartient le jeune étudiant que l'on a trouvé, la semaine dernière, étranglé dans sa chambre, rue Servandoni. [...] Il ne recevait pas de femmes... Mieux eût valu qu'il en reçût, car il accueillait à leur place des hommes, et cette préférence lui a été fatale.

[...] L'année dernière, lorsque je dénonçai ici non pas l'existence, qui, hélas ! est indubitable, mais les progrès du Vice suprême (j'appelais ainsi la prostitution des mineurs, des hommes publics), une volumineuse correspondance d'approbation vint témoigner que je n'exagérais pas le péril et que la tache s'élargissait tous les jours. [...]

Le jeune prostitué a contracté des habitudes de fainéantise qui le rendent capable de tout dès qu'il se voit menacé de tirer d'un travail honorable ses moyens d'existence.

C'est vrai. J'ai rapporté ce mot entendu un lundi, à la huitième chambre, d'un jeune garçon qui suivait et provoquait les hommes :

— Je les suivais, répondit-il cyniquement au président, pour en trouver un qui veuille bien m'entretenir !

Se faire entretenir était l'ambition de ce jeune drôle, maquillé comme une raccrocheuse et qui se dandinait avantageusement au banc même des prévenus ! [...]

[...] une école d'apprentissage du Vice suprême : les vespasiennes ?

De quelles ignominies elles sont couvertes, à l'intérieur, si vous ne le savez pas, croyez-moi, plutôt que d'y aller voir ! Les invertis ne se con-

tentent pas d'en faire un de leurs lieux de rencontre, ils s'y écrivent, utilisent la publicité affichée pour faire des adeptes par contagion. [...]

Puis, parle du masochisme.

7.14. Edmond Perrier, « La Parure » (communication devant l'Académie des Sciences), *Le Temps*, 26 oct. 1905. Perrier oppose l'espèce humaine à la gent animale pour le goût de la parure. Alors que les femmes recherchent la parure, l'homme s'en détache. Gide cite longuement et par fragments le début de cet exposé dans le « Troisième Dialogue » de *Corydon*. Nous mettons ces citations en caractères gras. Si l'on se reporte au texte de Gide, on verra que sa manière de citer comporte de menues libertés, que nous avons respectées chaque fois qu'elles n'affectaient pas le sens en les reproduisant dans l'édition de « La Pléiade » (trois corrections demandées cependant).

À voir chatoyer aux rayons d'un soleil d'été, ou sous les girandoles d'une salle de bal, les caressantes couleurs des robes de fête, nuancées à l'infini et combinées au gré des géniaux et harmonieux caprices de l'imagination féminine, on pourrait croire que la parure a été l'invention exclusive des filles d'Ève. Par elles, tout ce qu'il y a au monde de lumineux et de brillant est évoqué autour de nous, se mêle quotidiennement à notre existence et vient jusque sous cette austère coupole illuminer nos séances académiques d'un éclat que la somptuosité de nos palmes vertes serait insuffisante à leur donner.

Il semble que pour les parer, l'argent et l'or soient tout exprès venus des entrailles de la terre, qu'à leur prière les vieux terrains de l'Inde, du Brésil et du Cap aient consenti à parcimonieusement entr'ouvrir la cassette où ils gardent leurs diamants, que par leurs charmes les rayons de l'arc-en-ciel cristallisés se soient mués en rubis, hyacinthes, topazes, émeraudes, turquoises, saphirs, améthystes, ou se soient dissous dans les flots des océans tropicaux pour iriser les perles ; qu'enfin tout ce qu'il vibre de couleurs sur la gorge des oiseaux ou l'aile des papillons, tout ce qui sait se faire gracieux et léger sous la caresse de l'air se soit disputé l'honneur d'exalter leur beauté. [...] Il reste d'ailleurs que les hommes n'ont pas encore osé aborder la « création » de ces bijoux dans lesquels semble venir coqueter, avant de s'envoler, la pensée des femmes, leurs exquis, spirituels ou triomphants chapeaux.

Par un très net contraste, alors que monte et se maintient, tout au moins dans nos pays civilisés, l'antique goût des femmes pour la parure, les hommes se détachent de plus en plus de toute recherche. [...] Le sombre costume du Tiers paraît lui-même trop encombrant : on

l'allège, on le raccourcit, on le réduit en simple veston, si bien que, dans les cérémonies auxquelles assistent les femmes, nous faisons figure d'humbles larves se glissant parmi les fleurs.

Cette évolution est tout à fait caractéristique ; elle sépare l'espèce humaine des espèces animales supérieures, aussi bien qu'aucun de ses caractères physiques, qu'aucun autre de ses caractères psychiques. Elle est en effet exactement l'opposé de celle qui s'est manifestée dans une grande partie du règne animal. Là, le sexe favorisé par excellence est le sexe masculin ; il l'est de toute façon, et déjà chez des êtres peu élevés, pourvu qu'ils soient susceptibles d'une certaine activité.

Puis Perrier passe aux espèces animales : « Là, le sexe favorisé par excellence est le sexe masculin ». Cas des vers agiles dans la mer : « mais cette métamorphose n'atteint tout son luxe que chez le mâle ». Chez les insectes et les oiseaux, il y a « une véritable orgie de couleurs », alors que le sexe féminin ne présente que des notes sombres.

Les femelles de beaucoup d'autres insectes, déshéritées au point d'être privées d'ailes, traînent péniblement à terre un corps presque difforme, tandis que leurs brillants époux s'ébattent dans les airs ; il est rare qu'elles reçoivent quelque compensation, comme le fanal des vers luisants. Très peu sont capables de produire un son : la trémulation sonore des cigales, les coups de cymbales précipités des sauterelles, la plaintive modulation des grillons ne sont que des appels de fiancés à l'adresse de silencieuses compagnes.

Les privilèges masculins sont bien plus éclatants chez les oiseaux. [...]

L'explication de cette différence dans l'ornementation des deux sexes fut un des premiers écueils que rencontra la doctrine de l'évolution par la sélection naturelle. La première condition pour créer une nombreuse famille, c'est de ne pas être fauché dans la fleur de l'âge, et le meilleur moyen d'échapper aux désastres dans la lutte pour la vie, c'est de n'exciter autour de soi aucun sentiment hostile : Cache ta vie. [...] C'est donc une sorte de brevet de courte vie que l'éclat d'un costume, d'ailleurs sans utilité pratique, et qui est presque toujours singulièrement encombrant. [...] Les riches costumes, le chant, et une foule de particularités qui ne peuvent passer ni pour utiles ni pour ornementales, qui sont simplement étranges, se seraient donc développés dans le sexe masculin par suite du goût de l'autre sexe pour tout ce qui est brillant, luxueux, ou simplement exceptionnel. Darwin invoque à l'appui de sa thèse les danses pré-nuptiales des coqs de bruyère, les concours de chant

des rossignols, quand vient le moment de choisir une épouse [...] [...]

*L'organisme masculin possédait donc la faculté de créer de la couleur, des ornements de toutes sortes, et des sons, en dehors de toute sélection*⁸⁵. [...]

Aussi bien les compensations offertes au sexe féminin dans le règne animal sont-elles plutôt illusoire. Les mères futures sont, en réalité, sacrifiées à leur progéniture, à qui profitent tout à la fois leur longévité relative et leur apparente puissance physiologique ; tout ce qu'elles ont de facultés est uniquement tourné vers ce but : assurer l'avenir. [...]

Tout semble au contraire contraste, contradiction, paradoxe, quand il s'agit du sexe masculin. Ce sexe a pourtant lui aussi sa caractéristique précise. Ses brillants atours, ses prestigieux moyens de séduction ne sont, en somme, qu'un vain étalage de parties mortes, le signe d'une dépense inconsidérée, d'une prodigalité démesurée de l'organisme, la marque d'un tempérament qui extériorise, mais ne connaît pas l'économie. [...] Les écailles des papillons, les aigrettes, les panaches, les éventails de plumes des oiseaux sont le résultat d'une multiplication rapide, exagérée, dépense bien inutile pour l'organisme, des éléments déjà presque inertes et à demi cornés de leur épiderme [...].

Le sexe féminin est donc, en quelque sorte, le sexe de la prévoyance physiologique, de l'économie, de la richesse ; le sexe masculin, celui de la dépense luxueuse mais improductive, de la vie au jour le jour et trop souvent de la misère. L'humble femme des faubourgs [...] obéit à une loi profonde et sacrée qui domine tous les êtres vivants, la loi même du sexe auquel elle appartient, qui lui a donné pour rôle de créer et d'enrichir la maison [...].

[...] il a suffi que l'activité organique de deux êtres presque pareils se dépensât chez l'un en manifestations extérieures, en vaines et égoïstes parures, s'employât chez l'autre à un travail intérieur de prévoyance auquel toutes les productions de luxe et l'achèvement même de l'organisme ont été sacrifiés. [...] Vous y avez gagné, mesdames, l'éclat de votre teint, la pureté cristalline de votre voix, la moelleuse élégance de vos gestes et ces gracieuses lignes qui ont inspiré le caressant pinceau de Bouguereau [...].

⁸⁵ De là, Gide tire la conséquence que c'est en l'homme que réside le pouvoir de création artistique, tandis que la femme est la gardienne naturelle du foyer et de la perpétuation de l'espèce : c'est le gynécocentrisme.

7.15. Edmond Perrier, « Le Monde vivant », *Le Temps*, 1^{er} août 1912. Dans ses notes de *Corydon*, Gide cite à deux reprises cet article parlant essentiellement des huîtres, de leur sexe et de leur reproduction, des huîtres hermaphrodites et de leurs changements de sexe. Nous mettons ces deux citations de Gide en caractères gras :

[...] chez ces huîtres le même individu peut être successivement mâle ou femelle, et n'est hermaphrodite que durant la période de passage d'un sexe à l'autre. [...]

*Si étrange que paraisse au premier abord l'inconstance des huîtres dans leur sexe, elle est loin d'être isolée dans le règne animal ; mais c'est sur des êtres relativement fragiles qu'on la constate ; et dans ce cas apparaît presque toujours simultanément une sorte de contingence du sexe masculin que nous avons indiquée déjà dans de précédents articles, mais qu'il convient de rappeler ici. **Les mâles, dans certaines espèces, peuvent devenir communs au point que presque tous demeurent célibataires. Chez le joli petit hanneton, d'un bleu argenté, qui aime à se tenir sur les spirées, au bord des eaux, et qu'on récolte pour le monter en bijou (Hoplia cœrulea) on ne rencontre qu'une femelle pour 800 mâles ; chez le hanneton de mai (Rhizotrogus æstivus) il n'y a aussi qu'une femelle pour 300 mâles [...]. C'est tout à fait le contraire chez d'autres espèces ; les entomologistes n'ont jamais rencontré que deux mâles du bacille français, sorte de grande et longue sauterelle qui ne saute pas, qui n'a pas d'aile et que dans le Midi les enfants ont baptisé du nom de bâton du diable, parce qu'il ressemble à une brindille de bois quand il se tient immobile sur une branche. Les dames sont bien ici forcées de se passer de mari, et quand cet objet rare, un mari possible, apparaît par hasard, il semble tellement pénétré de l'étrangeté de sa situation qu'il ne fait pas le moindre effort pour découvrir une compagne. [...]***

Tout cela paraît bien une affaire de nutrition, et c'est ce que vient confirmer, même chez l'homme, une curieuse statistique dressée par M. René Worms () [...]. **M. Worms conclut que contrairement à une croyance très répandue, l'excès des naissances mâles chez un peuple est un signe de pauvreté ; que cet excès se réduit à mesure que la richesse augmente et finit quand le bien-être s'est généralisé, par faire place à un excès de naissances féminines. Il faut reconnaître que cette conclusion est absolument d'accord avec celle que j'ai exposée dans une lecture à la séance publique des cinq Académies de l'Institut (**)** [...].*

(*) **La Sexualité dans les naissances françaises**, Girard, 1912.

(**) *La Parure*, octobre 1905.

7.16. Edmond Perrier, « Les robes de noces des animaux », *Revue Hebdomadaire*, 15 juin 1912, pp. 298-324.

Le printemps réveille les costumes d'apparat des animaux, ou « robes de noces », « dans presque tout le règne animal réservées au sexe masculin ». Analyse de multiples exemples. S'attache notamment au cas des « vers agiles » de la mer, au « luxe dans l'ornementation » des mâles, et à leur « goût de la dépense, une certaine inaptitude à s'alimenter qui pourront dominer la scène et avoir pour conséquences ultimes la réduction des mâles à une petitesse ridicule ou même leur disparition ». Au cas des insectes, et notamment des papillons : « L'insecte n'acquiert ses formes délicates, ses brillantes couleurs, son agilité que pour la durée de ses noces et les cérémonies de son mariage n'ont pas de lendemain. Le mâle n'a pas d'autre occupation que de se rechercher une compagne et de lui plaire ; c'est sur lui que se concentreront, dans ce but, tous les dons naturels qui pourront l'y aider. » Puis viennent les vertébrés : poissons, batraciens, reptiles, oiseaux. Enfin, Perrier en arrive à la « philosphie » de tous ces faits :

Si les brillantes et parfois encombrantes parures que tant d'animaux mâles revêtent au printemps, gardent souvent depuis leur accession à l'âge adulte jusqu'à la fin de leur vie et transmettent parfois aux femelles, sont un danger permanent pour leur existence dont elles abrègent si fréquemment la durée, il faut qu'à ce déchet il y ait une compensation. Darwin a proposé une solution du problème des plus galamment séduisante. Suivant lui, le touchant amour des mères animales pour leur progéniture est doublé d'un sens artistique très développé ; elles sont attirées dès l'éveil de leur sensibilité par les couleurs voyantes, l'éclat des métaux, le scintillement des pierreries, et ne pouvant se les procurer pour elles-mêmes, les futures épouses les admirent dans leurs prétendants ; elles s'allient aux plus élégants de forme et aux mieux parés. [...]

7.17. A. Mézières, « Michel-Ange et Vittoria Colonna (1) », *Le Temps*, 25 juin 1912.

(1) Par M. de Bouchaud, 1 vol. in-18. Paris, Grasset, 1912.

Ce compte rendu présente la thèse selon laquelle la marquise Vittoria Colonna aurait été le grand amour platonique de Michel-Ange, de sorte que les lettres d'amour que Michel-Ange adressa à Thomas Cavalieri sont interprétées comme s'adressant en réalité à la dame sous un prêtonom. Dans *Corydon*, Gide protestera indirectement contre cette thèse en

faisant présenter par l'interviewer l'hypothèse que Michel-Ange aurait préféré peindre, « *dans le plafond de la Sixtine, non des femmes, mais des adolescents nus, par respect pour la sainteté du lieu, et précisément pour n'éveiller point nos désirs* ». Ici, la coupure de presse est accompagnée de cette note manuscrite de Gide :

Et ces mœurs devinrent alors fréquentes à tel point que M. Mézières put écrire :

À peu près comme de nos jours un p.[édéraste] dissimulerait sous un nom féminin son amour.

Dans la coupure de presse, Gide relève les passages qui tendent à prouver le caractère erroné de la thèse d'un Thomas Cavalieri considéré comme prête-nom :

« Il [Michel-Ange] aimait la beauté du corps, dit Condivi, comme quelqu'un qui la connaît admirablement. » [...]

La nécessité de prendre quelques précautions expliquerait deux lettres de Michel-Ange [à Thomas Cavalieri] fort difficiles à comprendre sans cette raison. [...] L'étonnement augmente lorsqu'on trouve dans les manuscrits de Michel-Ange jusqu'à trois variantes de cette lettre, comme si l'auteur, qui d'ordinaire écrit d'un seul jet, avait été obligé de s'y reprendre à plusieurs fois avant de trouver des expressions dignes d'un correspondant si qualifié. La seconde lettre paraît plus étrange encore, à cause des expressions amoureuses qu'elle contient. Michel-Ange y parle du très grand amour, de l'amour démesuré qu'il porte à la personne à laquelle il écrit. [...] Il n'était pas rare dans la poésie amoureuse des langues romanes que, pour dépister la curiosité ou les soupçons, le nom de la femme aimée fût remplacé par un nom d'homme. Il n'est pas impossible que Michel-Ange se soit inspiré de cette tradition.

Un jour vint cependant [...] où l'artiste publia son culte pour la personne aimée. [...] Aucune trace de sensualité n'apparaît, même dans la description des attraits physiques de Vittoria Colonna. Il décrit ses beaux traits, ses blonds cheveux entrelacés de fleurs, le ferme modelé de sa poitrine et l'élégance de sa taille. Mais cette contemplation de la beauté extérieure n'est que le premier degré de sa vision. [...]

8. Épreuves de C.R.D.N., 1911, non corrigées (pp. 33 à 48).

« Le comte de Hohenau, de haute stature, [...] C'est la coutume qui fait donc cela, car ».